

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCELI-PARIS

Avec les soldats du général Lockwitzky en Champagne



Les Russes opérant en Champagne ont organisé un vaste système de tranchées dont les qualités défensives ont été admirées par de nombreux officiers français. Leur chef, le général Lockwitzky, est constamment au milieu de ses hommes dans ce réseau impénétrable, dont la réputation a dû se propager jusque dans les tranchées d'en face, d'où parfois arrivent des Allemands heureux de se rendre et de recevoir — ce qu'ils n'ont pas souvent chez eux — une gamelle de soupe.

Ne pas vieillir avant l'âge

Que de fois n'entendons-nous pas autour de nous des gens qui, vieux ou demi-vieux, regrettent de ne pas pouvoir servir la patrie, les armes à la main, dans la terrible crise où se joue son avenir, et quelques-uns même, d'âge tout à fait avancé, qui s'attristent de se sentir ou de se croire incapables de lui être utiles même dans les œuvres de l'arrière ! Avec une bonne volonté touchante, ils demandent : « Que pourrions-nous bien faire pour cesser d'être les simples témoins, impuissants et navrés, du grand drame ? »

Bien entendu, il n'est pas difficile d'indiquer à ces âmes inquiètes, mais un peu débiles et sans initiative, des tâches salutaires. Car on doit partir de ce principe, confirmé par deux ans et demi de guerre, qu'il est de précieux services que, à la condition d'avoir du cœur, tout le monde peut rendre.

Mais, après leur avoir énuméré quelques-uns des bons offices où leur zèle de braves gens peut s'employer tout à l'aise, on est tenté de leur dire :

« Et puis, voyez-vous, le premier devoir est de garder la ferme volonté de ne pas vieillir, de ne pas s'avouer trop tôt qu'on est un vieillard, de ne point se retirer trop tôt de l'action, sous prétexte de fatigue et de repos nécessaire, car cette idée d'abandon, et l'état de retraite qui en est la conséquence, ont pour résultat certain de détruire vos forces intellectuelles et physiques et d'abrèger votre vie.

« Or, la patrie qui, au cours de cette longue guerre voulue et imposée par l'Allemagne, perdant de jeunes hommes en pleine puissance de travail, a besoin de chercher des compensations à ces sacrifices, de récupérer des activités à la place de celles que le salut du pays lui arrache.

« Ces forces de remplacement, elle ne peut les trouver que dans la jeunesse et dans la vieillesse. Il faut que, coûte que coûte, nous ayons au moyen de faire naître plus d'enfants, tout au moins de sauver, de fortifier, d'élever ceux qui naissent. Aujourd'hui, il n'est pas de question plus angoissante que celle-là.

« Et il faut aussi que, changeant certaines habitudes d'esprit et ne renonçant pas trop vite à l'effort, les hommes d'un certain âge travaillent et produisent plus longtemps. Ils y trouveront leur récompense, car, par l'exercice continu de leurs facultés, par la foi qu'ils gardent ainsi en eux-mêmes, ils prolongeront leurs forces, c'est-à-dire leur vie. »

Dans les villes de province, où les traditions se conservent plus fidèlement, où la vieille honnêteté d'un nom est un légitime élément de succès pour ceux qui le portent, à Paris aussi d'ailleurs où la clientèle est assez volontiers fidèle au souvenir des commerçants affables et scapuleux, il n'est pas rare de voir en lettres d'or, sur les glaces d'un magasin : « Un tel, successeur de son père ». Et, malgré la plaisanterie facile qui consiste à dire : « Il est bigrement heureux que son père soit né avant lui ! » nous ne pensons pas qu'il y ait de réclame plus respectable que celle-là.

Hélas ! il est à présumer que la guerre changera trop souvent le texte de ces indications commerciales et que, en bien des villes, nous pourrions avoir l'occasion — si cette formule ne changeait pas trop les habitudes reçues — de lire sur les devantures : « Un tel, successeur de son fils. »

Quelle recommandation d'ailleurs auprès des passants ! Qui donc hésiterait à entrer dans une maison où l'on a souffert pour la patrie, où, pour élever les orphelins qui restent, ou même, plus noblement encore, pour ne pas priver la patrie de l'effort que le défunt aurait accompli, de vieux parents, retrouvant dans la douleur une énergie qu'ils avaient crue trop tôt lassée, remplacent leur fils et donnent au pays, dans la mesure de leurs forces, un peu de la jeune activité que leur enfant lui aurait consacrée.

Peu importe d'ailleurs que la formule s'inscrive ou non aux enseignes. L'essentiel est qu'elle soit vivante dans les cœurs.

Il est indispensable que l'homme vive et produise plus longtemps. Et, si paradoxale qu'une telle idée puisse sembler tout d'abord, cela dépend, pour une bonne part, de lui seul.

C'est ce que le sociologue Jean Finot a démontré, tout récemment, de la manière la plus persuasive, dans une conférence faite aux Matinées Nationales du Théâtre Sarah-Bernhardt. Conférence d'un optimisme fortifiant, parce que pleine de foi en la volonté et en la puissance de l'homme, qui nous représente la prolongation de notre effort comme la condition même de notre longévité.

Que de vérité dans ce salutaire conseil ! Nous nous croyons de trop bonne heure des vieillards. De trop bonne heure on nous traite en vieux et nous agissons en vieux. Cette conviction prématurée nous paralyse. A un âge où

l'on devrait être encore en pleine action, on se met dans l'esprit qu'il est sage de s'arrêter et de céder la place. Nous perdons ainsi la foi en nous-mêmes, en nos forces. Et, par une influence toute naturelle du moral sur le physique, notre pensée fléchissante ankylose et déprime le corps. Que de décrépitudes et de morts résultant de la sotte habitude qu'on a de croire qu'il faut prendre du repos, qu'il est sage de se mettre à la retraite, qu'il est moral et agréable de jouir béatement de ses rentes ! Que de commerçants et d'industriels dépérissent et meurent dès qu'ils se sont retirés des affaires !

Les hommes d'aujourd'hui ont le devoir de vivre et de travailler plus longtemps. Ils le peuvent en ne se laissant pas traiter, en ne se traitant pas eux-mêmes trop tôt en vieillards, en ne se faisant pas avant l'heure des âmes de vieillards.

Le vaincu, a dit tel guerrier énergique, est celui qui s'avoue vaincu. Contre le perfide ennemi qu'est la mort, gardons-nous de nous avouer trop tôt vaincus !

Sous nos yeux, nous avons vu, depuis un quart de siècle environ, la femme prolonger de vingt années, pour notre enchantement, son apparente jeunesse, sa séduction, sa grâce. S'il le veut bien, l'homme peut tout aussi aisément se donner à lui-même vingt années en plus d'activité. Et le pays les lui réclame.

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

Les feuilles publiques viennent de faire connaître à l'univers que lord Cowdray de Midhurst, qui vient d'être nommé ministre de l'Aviation en Angleterre, avait refusé les émoluments attachés à sa fonction.

Ça ne le gêne pas. Ce nouveau pair du Royaume a franchi rapidement tous les degrés de la noblesse. Avant d'être lord Cowdray, il était sir Weetman D. Pearson, baronet, et en 1893, il n'était même pas baronet, mais tout simplement M. Pearson, comme vous et moi. Et tout lord qu'il est maintenant, il n'en a pas moins continué à rester ce qu'il était, contracteur of public works, en bon français : entrepreneur de travaux publics.

Ce que j'en dis là, ce n'est pas pour en dire du mal. Au contraire. Voilà des siècles que la noblesse britannique s'infuse ainsi du sang frais, en recrutant de nouveaux membres parmi les hommes qui ont donné des preuves d'intelligence et d'énergie, même dans l'industrie, même dans le commerce du thé ou de la charcuterie ; et elle ne s'en est pas mal trouvée.

Seulement, en refusant ses appointements, lord Cowdray a rompu avec un principe qui fut toujours pratiqué dans sa patrie, et qui est excellent : c'est que toute peine mérite salaire. Il n'y a qu'une exception : les membres du Parlement ne sont point payés. On a voulu ainsi réserver les fonctions législatives à l'aristocratie de la fortune ou de la terre : les syndicats ouvriers qui envoient l'un des leurs siéger à la Chambre des Communes sont obligés de le subventionner.

C'est tout le contraire en France. Nous payons nos parlementaires ; mais, d'autre part, on demande à une foule de personnes de consacrer leur temps pour rien à des œuvres ou à des sociétés. Il en résulte que les plus éminentes et les plus actives, ayant besoin de gagner leur vie, laissent ces places à d'autres, ou bien les remplissent, mais n'y consacrent que leurs moments perdus. Le principe anglais est peut-être préférable.

Pierre Mille.

Un amusant écho nous arrive d'Annecy, où, comme on le sait, à la suite du mauvais temps de ces dernières semaines, le lac a débordé, envahissant non seulement les caves, mais aussi les cuisines en sous-sol des immeubles riverains.

Un de ces immeubles est un hôtel où, lorsque l'inondation se produisit, tout le personnel des cuisiniers et marmitons s'activait devant les fourneaux. Ce fut un sauve-qui-peut général. Mais une voix claironnante rallia les fuyards :

— Eh ! quoi ! criait le maître d'hôtel, vous vous sauvez parce que vous avez de l'eau jusqu'au mollet ? Non mais ! J'avais de l'eau jusqu'à la taille, moi, dans la tranchée, et je ne m'en faisais pas ! Hardi les gars ! A vos casseroles ! A vos broches !

Une demi-heure après, le maître d'hôtel, humide et rayonnant, apportait sur la table, autour de

laquelle les voyageurs attendaient, anxieux, une oie aux marrons comme ni vous ni moi n'en avons mangé de si parfaite. Elle fut acclamée — le cuisinier plus encore.

Ajoutons que ce brave, qui a une jambe de bois, fut décoré devant Verdun de la croix de guerre.

Petit détail qui n'est pas sans intérêt. C'était avant-hier la fête de sainte Geneviève, et, à cette occasion, on put voir dans l'église Saint-Etienne-du-Mont et au Panthéon un assez grand nombre de poilus permissionnaires. La patronne de Paris n'est pas oubliée des armées. On s'y souvient encore, — et l'on a raison — de la façon qu'elle eut de détourner de Paris la dévastation d'Attila et des Huns du cinquième siècle.

Même, au Panthéon, les visiteurs purent assister à une petite scène typique : un grand chasseur à pied, tout barbu, et sans doute artiste de son métier, entraînant sur ses pas un bon groupe de soldats à qui il expliquait, avec beaucoup de compétence et de goût, les peintures de Puvion de Chavannes.

Les poilus en permission à Paris ne vont pas qu'au café-chantant.

Trouver un taxi libre dans Paris devient chose rare et difficile ; en découvrant un qui consente à modifier son itinéraire pour vous conduire à destination est plus rare encore... Mais voici qu'une nouvelle difficulté surgit : les chauffeurs ne connaissent pas Paris. Beaucoup sont des provinciaux récemment débarqués, et les méandres de la capitale ne leur sont pas encore familiers.

Pour les petites rues éloignées, passe encore, mais que penser du chauffeur hélé boulevard Saint-Germain, place Saint-Germain-des-Prés :

— Chauffeur, gare Montparnasse, vite...
— Gare Montparnasse... De quel côté cela se trouve-t-il ?

En haut de la rue de Rennes, la gare, dans le grand noir environnant, met une large tache lumineuse... Sans commentaires.

Ainsi, selon un journal genevois, on aurait décidé de mettre en vente le fameux château de Coppet, qui fut jadis la résidence favorite de Mme de Staël.

On se souvient encore dans le village de Coppet et dans tout le canton de Vaud qu'une année où l'hiver avait été rude Mme de Staël employa les premières violettes printanières de son parc à soulager la misère des pauvres habitants. Usant d'un moyen très en honneur aujourd'hui, Mme de Staël « frappa d'une taxe » ses violettes. Quiconque de ses illustres invités en cueillait une devait remettre à l'auteur de *Corinne* une certaine somme d'argent.

Pour qui fleuriront-elles, durant le printemps à venir, les « violettes historiques » du château de Coppet ?

Le Londres de guerre prouve sa merveilleuse vitalité par des expositions multiples.

Celle qui se prépare aux Grafton Galleries présentera le plus haut intérêt littéraire, car elle sera consacrée à la mémoire de Shakespeare. Elle réunira les objets — imprimés, portraits, peintures — ayant trait au grand poète, ainsi que les costumes des principaux interprètes de ses œuvres.

Des appels ont été lancés dans toute la Grande-Bretagne par le comité de l'exposition afin que les reliques shakespeariennes lui soient confiées. Plus que jamais on parle à Londres du célèbre génie national.

Le moment de cette exposition ne pouvait être mieux choisi. On ne pourrait, en effet, trouver époque plus shakespearienne !

Bombardier Wels est à Rouen !
Le fameux champion des poids lourds de la Grande-Bretagne fait sensation dans la vieille ville française qu'il quittera bientôt pour se rendre sur le front comme artilleur.

L'autre jour, dans une rue étroite, la foule était dense, et une petite mercière, écrasée par ses voisins, se plaignit d'une voix aiguë de ne pas voir et de ne pas même savoir ce qu'on regardait. Elle fut aussitôt soulevée de terre comme une plume et déposée debout, sur le rebord d'une croisée, par un Tommy superbe. Mal revenue de sa surprise, elle remercia néanmoins cet aimable Anglais à la poigne si vigoureuse.

— Mais me direz-vous, monsieur, ce qu'on regarde ?

— Aô ! madame ! c'est moi ! répondit modestement le Tommy.

Et Bombardier Wels, la pipe aux lèvres, continua sa route au milieu des rires et des acclamations des Rouennais !

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Au trentième mois de la guerre commencent les neutres à se faire une idée assez juste de la neutralité. Ne les accensez pas de lenteur, et ne dites pas en ricanant, comme la chanson : « Il était pourtant temps ! » Dites, avec le bon sens populaire : « Mieux vaut tard que jamais » ; et avec l'Histoire : « Paris ne fut point bâti en un jour ».

Je ne sais qui de nous avait déjà inventé cette heureuse formule : « Etes-vous neutre, monsieur, entre le bien et le mal ? » (Cf. Auguste Comte « Il n'y a pas de liberté de conscience en astronomie »). J'ajoute ceci de mon cru : « Je défie le cœur d'être neutre. » Tous étrangers qui résident en France, notamment à Paris, sentiront la vérité de ce dire et applaudiront.

Ces enjôleurs (les Parisiens ou Français) ont avec nous telles gentilleses qu'il faudrait être de pierre pour résister à la séduction. J'ignore, quant à moi, cette rigueur et n'ai pas honte de l'avouer.

Par où ils me prennent ? Voici un exemple entre cent.

Étant l'irréprochable époux et père de famille modèle, je succombe à la mélancolie lorsque je dois passer au large de Mme Schanzli et de mes demoiselles un jour de fête ordinairement carillonnée. Pénible fut donc pour moi le réveil, lundi, premier de l'an.

Mais voici que, dès l'aube et à mon coup de sonnette, Félix (valet de l'étage) pénètre dans mon appartement avec le sourire, et le bouquet à la main ! Il me salue de ses bons vœux, je lui retourne la politesse. Le bouquet passe de sa main dans la mienne, et à moi-même revient le sourire pour une minute.

Je fais ma toilette, rembruni, et, contre mon habitude, sans fredonner. Mais voici, dès qu'elle s'achève, la femme de chambre à son tour avec sourire et bouquet. Ensuite, sommelier et les autres. J'essuie, en outre, des remerciements pour mes pourboires.

Enfin, quand je descends, le patron m'accueille comme un fils de la maison et je suis touché aux larmes, si bien que je me hâte vers la rue par pudeur de lui dérober cette émotion.

Las ! dès que je fus mêlé à la foule, j'éprouvai plus cruellement ma solitude de cœur, en dépit de l'intérêt que venaient de me témoigner mes hôtes. J'étais, selon l'expression consacrée, comme un bonnet de nuit. Incapable de tenir en place, j'étais sans but et flânais : moi qui tiens pour le premier principe de l'homme d'action qu'il ne faut pas aller n'importe où, mais quelque part ! Bref, je démentais mon caractère.

Chose curieuse, je m'étais remis à fredonner machinalement, mais des airs tristes. Ainsi :

Ah ! si vous saviez comme on pleure,
Quand on est seul et sans foyer !

Où encore :

J'avais vingt ans quand je perdis ma mère...

Un bon déjeuner, qui m'aurait dû remettre daplomb, trompa mon espoir, et je rendis grâce à la Providence d'avoir fait si bref, pour ma commodité personnelle, ce premier jour de l'année ; car peu de temps après que j'eus quitté la table, les ombres du crépuscule, mieux appropriées à mon état d'âme, m'environnèrent, et je me hâtai vers l'hôtel, parlant *in petto* comme suit :

« C'est l'heure exquise ! Je fais vœu de m'enfermer dans mon intérieur et de n'en plus bouger d'ici à l'aube prochaine. Mollement m'étendrai-je sur le sofa, persiennes closes et rideaux tirés, après toutefois avoir allumé maintes ampoules, afin de me rasséréner par l'éclat de la lumière électrique. »

Mais à peine avais-je formé ce propos que je me rappelai spontanément aux convenances et à l'esprit de guerre, faisant la palinodie ci-dessous :

« Eh là ! Schanzli, ce serait du propre ! Oublies-tu que l'épargne de luminaire est prescrite à tous habitants de Paris ? Il faut se plier, quand on vit chez les autres. Si tu contribues pour ta quote-part, même faible, au gaspillage du combustible, tu ne feras point preuve de bonne éducation, ni même, j'ose le dire, de véritable neutralité. J'ajoute que tu n'agiras point en digne citoyen d'une république où les règlements de la police furent observés toujours superstitieusement, et où le tarif des amendes est affiché sur un seul et même écriteau, concurrentement avec le sacramentel : *Ne faites pas ceci ou cela.* »

J'aboutis à la conclusion que je rentrerais ce non-obstant, et qu'au lieu de lutter contre mon noir chagrin, je l'ensevelirais dans les ténèbres.

Mais, lorsque j'arrivai à mon domicile, déjà les persiennes étaient closes et la totalité de mes lampes brûlaient ! Moi absent ! Quelle folie ! Je sonnai donc Félix et lui dis, avec l'accent de l'indignation :

— Malheureux ! Y pensez-vous ? Gare aux représailles du secteur !

Monsieur vent rire, me repartit ce brave homme. L'ordonnance vaut pour les seuls indigènes. Les Parisiens de bon cœur se restreignent, mais ce n'est pas leur genre de priver ceux qu'ils reçoivent. Faites donc la débâche de l'éclairage, monsieur ; moi, je me contenterai de la lampe Pigeon.

J'ai toutes les délicatesses : crainte de peiner Félix, je n'éteignis point tant qu'il fut là ; mais, sitôt sorti, je tournai les interrupteurs et me rationnai comme lui au taux de la lampe Pigeon.

P. c. c. :
Abel Hermant.

Une conférence des gouvernants alliés à Rome

MM. Briand, Lloyd George, Albert Thomas, le général Lyautey, lord Milner, sir Robertson et le général Palitzine à la Consulta.

ROME, 5 janvier. — Par train spécial sont arrivés ce matin à Rome, MM. Briand, Albert Thomas, le général Lyautey, Lloyd George, lord Milner, le général Robertson et le général Palitzine, accompagnés de M. Rennel Rood, ambassadeur d'Angleterre.

Ils ont été reçus à la gare par MM. Boselli et Sonnino, d'autres ministres, le général Dall'Olivo ; les ambassadeurs de France et de Russie. Les carabiniers et les grenadiers assuraient le service d'honneur.

La rencontre des hommes d'Etat fut très cordiale.

Après les présentations qui eurent lieu dans la salle royale, les hôtes sortirent de la gare, salués respectueusement par la foule et accompagnés par des ministres et des généraux italiens. Ils se rendirent en automobile à leurs hôtels respectifs, à l'exception de M. Lloyd George, qui est l'hôte de l'ambassadeur d'Angleterre.

M. Briand, accompagné de l'ambassadeur de France, M. Barrère, et des membres de la mission française, est allé à 10 h. 30 à la Consulta pour rendre visite à M. Boselli et à M. Sonnino.

M. Lloyd George, accompagné de l'ambassadeur britannique, sir J. Rennel Rood, et des membres de la mission britannique, s'est rendu à la Consulta à 11 h. 30 et a également vu M. Boselli et M. Sonnino.

Excelsior eût annoncé dès le 3 janvier le voyage de M. Briand et de M. Lloyd George à Rome, si la censure diplomatique ne nous avait imposé l'échappage que nos lecteurs n'ont pas manqué de remarquer à notre page 3.]

Commentaires italiens

ROME, 5 janvier. — Tous les journaux saluent avec enthousiasme les ministres anglais et français à leur arrivée à Rome.

Le *Messaggero* dit que la venue à Rome des hommes d'Etat des puissances de l'Entente est une preuve qu'aucune désunion n'existe parmi les Al-

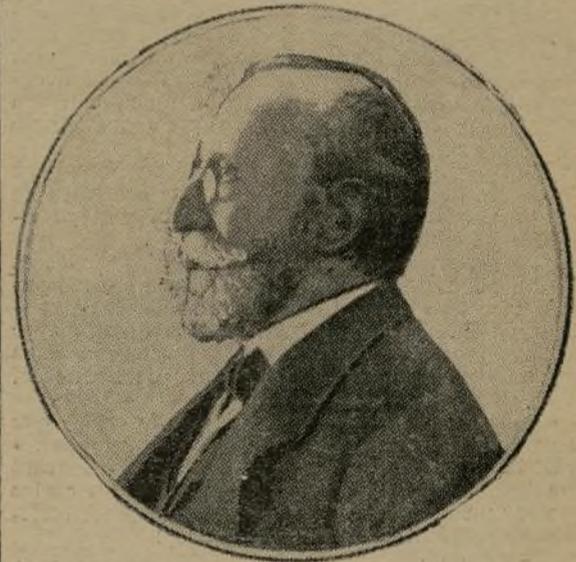
liés, plus décidés que jamais à n'avoir qu'une seule volonté : celle d'obtenir rapidement une victoire complète et décisive.

De *l'Idée Nazionale* :

Les représentants de l'Entente se réunissent à Rome au moment décisif du conflit européen. La Quadruple commence maintenant la vraie guerre, et l'unité d'un effort militaire devient plus nécessaire que jamais.

De *il Giornale d'Italia* :

La Conférence de Rome montre que les Alliés ont compris la nécessité de rendre leur accord effectif par un nouvel effort, nécessité par la nouvelle partie qui se prépare : celle des cartes décisives.

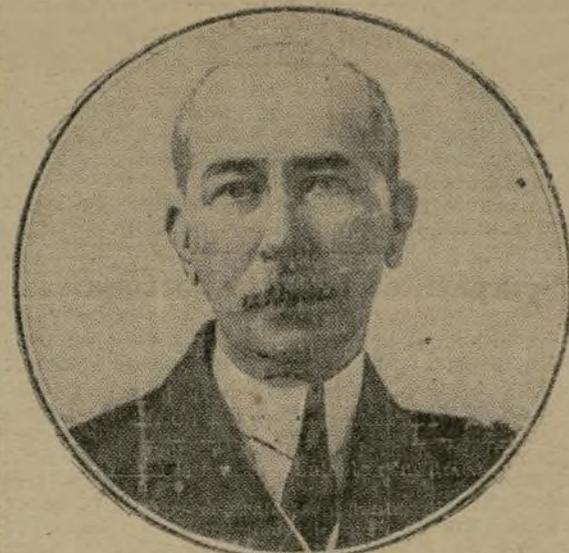


M. BOSELLI
président du conseil des ministres d'Italie

Les efforts de l'Allemagne pour reprendre la conversation

« Si M. Wilson voulait discrètement s'entremettre... »

Il eût été absurde de supposer que les Allemands, après avoir lancé à grand fracas leur « offre de paix » du 12 décembre, en resteraient là et que, même après le refus de l'Entente, ils se le tiendraient pour dit. Ils veulent la paix aussi passionnément qu'ils ont voulu la guerre.



(Phot. Henri Manuel.)

LE COLONEL HOUSE — le sphinx qu'interrogèrent vainement, à son retour de Berlin, les journalistes parisiens — se tient constamment en contact avec le président Wilson, dont il est le conseiller en toutes les questions relatives à l'Allemagne.

Ils mettront donc en œuvre toutes les ressources de leur politique, de leur diplomatie et de leur propagande pour arriver à leurs fins. Mais l'opinion publique des pays de l'Entente est sur ses gardes.

L'accueil que les délégués et les ambassadeurs

du citoyen Scheidemann ont trouvé est très significatif à cet égard. Ce chef socialiste, qui est l'interprète favori des pensées de M. de Bethmann-Hollweg, est décidément brûlé. Ses suggestions sur le régime international de la paix future, régime auquel l'Allemagne apporterait sa garantie, ont fait naître partout des sourires incrédules. Cependant, à travers ces plaisanteries et ces mystifications, le dessein sérieux de Scheidemann et du gouvernement impérial est de faire mûrir lentement l'idée d'un arbitrage et d'une médiation. Pour cela, par-dessus la tête des belligérants, c'est au président Wilson que l'Allemagne s'adresse.

Elle le fait d'ailleurs avec une simplicité et une naïveté qui découragent l'ironie. Il faut lire, par exemple, le télégramme qui est expédié à New-York par Hale, le fameux correspondant de journaux américains à Berlin. C'est un morceau d'un comique involontaire, épais, mais puissant. On y voit l'Allemagne se drapant dans sa dignité et se refusant à ajouter un mot après les « insultes » de l'Entente, puis revenant aussitôt à ses moutons et indiquant que, malgré tout, on pourrait arriver à causer :

Les Puissances centrales, écrit Hale, ne feront aucune réponse à la note de l'Entente considérée ici comme un non.

Les Puissances centrales sont toutes disposées à définir leurs conditions, mais il serait incompatible avec leur dignité de grandes nations de continuer à demander des pourparlers directs avec un groupe de puissances qui les accusent dans une note diplomatique de manquer de bonne foi et de tergiverser et qui refusent d'entrer en conversation.

Néanmoins, il serait prématuré de croire que la porte soit fermée à la paix, même maintenant.

Et, si la porte est fermée, l'Allemagne cherchera à faire rentrer sa colombe de paix par la fenêtre. Une fenêtre lui paraît indiquée et elle la vise nettement : c'est celle de la Maison-Blanche. Hale n'en fait aucun mystère, puisqu'il ajoute :

« La réponse de l'Entente paraît n'être qu'un refus, mais un observateur attentif trouve de

nombreuses preuves du désir qu'ont les deux parties d'engager la conversation sous le couvert d'un ami discret. » Un ami discret, en allemand et en langage de Bismarck, cela veut dire « honnête courtier ». M. Wilson est-il disposé à remplir ce rôle ? En tout cas, il semble bien que l'insistance et l'indiscrétion allemandes soient de nature à le désobliger. Mais le jeu des Allemands consiste à compromettre les personnes et à embrouiller les choses. La réponse de l'Entente au président Wilson, qui sera rendue d'ici peu de jours, contribuera d'ailleurs à remettre au point la situation. — J. B.

L'Allemagne — bien que sa presse fulmine contre les Alliés, dont la réponse, dit-elle, rend impossible toute discussion de paix — va-t-elle insister et tenter une nouvelle démarche ? On nous le laisse entendre de plusieurs sources.

La Tribune de Genève se croit en mesure d'assurer que, d'après les renseignements puisés à une source sûre, les empires centraux préparent une deuxième note à l'Entente dans laquelle seront énumérées les conditions précises de la paix.

Un autre journal neutre, la Maasbode, de Rotterdam, publie un télégramme de Berlin disant que, dans les cercles bien informés, on déclare que, comme suite à la réponse de l'Entente, le gouvernement allemand fera connaître de nouveau son point de vue, qu'il exposera dans une nouvelle note adressée aux neutres.

Un télégramme de Berlin, adressé au New-York American, déclare que les puissances centrales ne feront aucune réponse à la note de l'Entente, considérée ici comme un « non ».

« Elles sont, dit ce télégramme, toutes disposées à définir leurs conditions, mais il serait incompatible avec leur dignité de grandes nations de continuer à demander des pourparlers directs avec un groupe de puissances qui les accusent dans une note diplomatique de manquer de bonne foi et de tergiverser.

« Néanmoins, il serait prématuré de croire que la porte est fermée à la paix, même maintenant. »

El le correspondant berlinois, tout en déclarant que les empires centraux n'abattront leurs cartes que sur un tapis vert autour duquel tous les belligérants seraient représentés, ajoute :

« La vérité est que nous sommes arrivés à l'époque fatidique de l'histoire du monde où l'on espère que des paroles décisives sortiront d'une bouche inspirée.

« Dans d'autres moments de crise, de grands hommes se sont révélés pour faire face aux nécessités. Cette époque historique se passera-t-elle sans voir surgir l'homme que l'histoire attend pour le couronner de lauriers impérissables ?

« Cet homme paraît devoir être le président des Etats-Unis. Rien dans les déclarations des belligérants n'écarte les bons offices d'un neutre. Les deux notes suggèrent même l'idée d'un habile médiateur. La réponse de l'Entente paraît n'être qu'un refus, mais un observateur attentif trouve de nombreuses preuves du désir qu'ont les deux partis d'engager les conversations sous le couvert d'un ami discret. Les ennemis se rapprochent l'un de l'autre à pas lents, et souvent on a vu une répugnance manifeste céder devant les conseils d'un neutre. »

L'Allemagne aurait communiqué ses conditions au président Wilson

LONDRES, 5 janvier. — La Gazette populaire de Cologne dit que le public allemand recevra avec des sentiments partagés la déclaration par laquelle le comte Andrassy, dans un discours du Nouvel An, annonce que les conditions de paix allemande seront communiquées au président Wilson.

Le journal ajoute : « Le comte Andrassy n'aurait pas fait une telle révélation sans avoir les preuves suffisantes de son exactitude. »

Il conclut en disant qu'il apprend de source autorisée que la communication sur laquelle le comte Andrassy se base pour faire entrevoir cette espérance a, en réalité, déjà été faite.

La paix est pour elle une nécessité

LONDRES, 5 janvier. — Le correspondant à Rotterdam du Daily Telegraph télégraphie :

« Un neutre, en relations suivies avec le gouvernement et les milieux diplomatiques de Berlin, m'a fait la déclaration suivante :

« Le gouvernement allemand désire vivement la paix afin d'éviter la ruine économique du pays. La raison essentielle des propositions qu'il a faites est la situation intérieure créée par l'insuffisance de la récolte de pommes de terre ; les privations qui en sont les conséquences, surtout pour les mois à venir, rendaient ses offres de paix indispensables pour maintenir l'emprise du gouvernement sur le peuple. »

L'opinion aux Etats-Unis

LONDRES, 5 janvier. — On télégraphie de New-York au Times que jamais les discussions sur la paix n'ont pris une telle ampleur, mais jamais elles n'ont été plus embrouillées.

Les journaux soulignent la chaleur du débat qui

a eu lieu au Sénat sur la note Wilson et commentent les déclarations de Roosevelt, qualifiant celle-ci d'immorale, d'irritante, d'inopportune, de dangereusement futile, de trompeuse, car elle aboutit à donner une idée fautive des Etats-Unis. En réalité la situation est extrêmement claire ; elle se cristallisera vraisemblablement après la publication de la réponse des Alliés à M. Wilson et quand on connaîtra l'accueil que lui fait le pays.

Les Hongrois sont las de la guerre

TURIN, 5 janvier. — La Stampa annonce que de Hongrie lui sont parvenues des nouvelles intéressantes et authentiques sur le jour du couronnement de Charles IV. Le cri le plus fréquemment répété par la foule était celui-ci : « Vive la paix ! Vive Charles IV, roi de la paix ! »

La démonstration prit surtout une grande importance à l'arrivée du nouveau roi à la gare de Budapest.

Le Vilag intitula, le jour du couronnement, son article de salut au roi : « Paix, Paix, Paix. »

Ce que la guerre coûte à l'Allemagne

MILAN, 5 janvier. — Le Popolo d'Italia dit que, selon des renseignements venus indirectement de Berlin, 1917 commence, pour l'empire allemand, avec un déficit de plus de 4 milliards et que pour arriver à l'emprunt d'avril 1917, il faudra calculer environ 13 milliards de mark en bons du Trésor. A cette date, la guerre aura coûté à l'Allemagne 75 milliards.

Le roi de Bulgarie au grand Q. G. allemand

GENÈVE, 5 janvier. — On mande de Berlin que le roi de Bulgarie s'est arrêté, le 3 janvier, au grand quartier général allemand. L'empereur eut avec le roi un entretien de plusieurs heures, après quoi, le roi continua son voyage.

Autres visiteurs de marque

GENÈVE, 5 janvier. — Les journaux de Vienne apprennent que le feld-maréchal archiduc Frédéric et le chef d'état-major, général Conrad von Hoetzendorff se sont arrêtés le 4 janvier, pour une courte visite, au quartier général du kaiser et qu'ils ont été invités à déjeuner par Guillaume II. Le prince héritier, le roi de Bulgarie et le maréchal Hindenburg assistaient au déjeuner.

L'empereur a conféré à l'archiduc Frédéric, la Couronne de feuille de Chêne de l'ordre pour le Mérite.

Le Président de la République en Belgique

Le président de la République, accompagné du général Nivelle, général en chef des armées du Nord et du Nord-Est, s'est rendu avant-hier en Belgique, où il a été l'hôte du roi Albert et de la reine Elisabeth.

Il a visité avec le roi les troupes belges, auxquelles il a remis des décorations françaises.

Il est allé ensuite le long de la mer du Nord voir les troupes françaises et leur a également décerné un certain nombre de récompenses.

Il est rentré hier matin à Paris pour présider le Comité de guerre et le Conseil des ministres.

Conseil des ministres

Les ministres se sont réunis hier matin à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré.

M. Briand, président du Conseil, et le général Lyauté, ministre de la Guerre, absents de Paris, n'assistèrent pas à la délibération.

La séance a été consacrée à l'examen de la situation militaire, navale et diplomatique.

Sympathies franco-portugaises

Le Président de la République a reçu du Président de la République portugaise le télégramme suivant :

« Au début de cette année, je prie Votre Excellence d'accepter mes vœux les plus ardents et les plus sincères pour la prospérité de la France et le triomphe de la juste cause que les nations alliées défendent opiniâtrement et avec tant de vaillance depuis trente mois, afin d'assurer la liberté des peuples du monde entier. A ces vœux je joins mes souhaits pour le bonheur personnel de Votre Excellence.

« BERNARDINO MACHADO. »

M. le Président a répondu :

« Son Excellence Monsieur le Président de la République portugaise, Lisbonne.

« Je trouve, en revenant de Belgique, l'aimable télégramme de Votre Excellence. Je vous en remercie cordialement et vous prie de recevoir mes meilleurs souhaits pour votre bonheur personnel et pour la gloire du Portugal et de l'Allié.

« RAYMOND POINCARÉ. »

LA BATAILLE DE ROUMANIE

Les Russes ont évacué la Dobroudja

Les Austro-Allemands approchent de Braïla et sont contenus devant Focsani.

L'évacuation totale de la Dobroudja, que les événements d'hier laissaient prévoir, est aujourd'hui un fait accompli. Après une journée de lutte contre des forces très supérieures en nombre, les arrières-gardes russes qui défendaient Vacareni, entre Macin et Galatz, se sont repliés sur la rive gauche du Danube en ne laissant aux mains de l'ennemi qu'un butin insignifiant.

Braïla se trouve désormais menacée par l'est en même temps que par le sud et le sud-ouest. Les Russes n'ont plus rien à gagner à défendre la ville, d'autant que leur tenace résistance a laissé tout le temps nécessaire à l'enlèvement du matériel et des approvisionnements. L'ennemi prétend avoir enfoncé les lignes russes au sud de la place, entre le Buzeu et le Danube. Il s'agit, en réalité, d'une retraite volontaire, et, sur cette rive du fleuve comme sur l'autre, les Austro-Allemands n'ont eu affaire qu'aux arrières-gardes de nos alliés, qui d'ailleurs se sont défendues à outrance et n'ont abandonné deux villages que maison par maison, en infligeant de lourdes pertes à l'assaillant.

C'est l'armée du Danube qui a mené ces attaques. A sa gauche, la neuvième armée n'a accompli aucun progrès notable et se trouve toujours contenue, en avant du Sereth, vers Romniceni, sur la Romnica, à l'ouest de Focsani, devant Odobesci, et plus au nord sur la ligne de hauteurs qui domine à l'est Negulesci, sur la Putna, et Sovéja, sur la Susita. Elle n'a gagné un peu de terrain qu'à l'est de Naruja, vers le confluent de la Putna et du Zabala.

Plus au nord, dans les passes de Moldavie et dans les Carpathes boisées, l'armée von Arz, devenue depuis ces derniers jours l'armée von Gerop, a encore échoué dans toutes ses attaques.

Sur tous les autres fronts, l'expectative dure toujours. Cependant, l'artillerie reste très active, de part et d'autre, au nord de Verdun et dans les secteurs occidentaux du front de Champagne.

Jean Villars.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 5 Janvier (86^e jour de la guerre)

14 HEURES

Au cours de la nuit, assez grande activité des deux artilleries DANS LES SECTEURS DE DOUAUMONT ET DE VAUX.

23 HEURES.

En Champagne, rencontre de patrouilles en divers points.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, nous avons repoussé aisément une attaque contre un des petits postes A L'EST DE LA COTE 304.

Assez grande activité des deux artilleries sur notre front de la Woëvre.

Journée calme sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 4 au 5 janvier, vingt de nos avions ont effectué divers bombardements : les terrains d'aviation ennemis de Matigny, Hancourt, Flez et Bernes, les gares de Pouilly, d'Athies et de Villecourt et les cantonnements de Roye ont reçu de nombreux projectiles.

Communiqué belge

Activité d'artillerie habituelle sur tout le front belge.

Communiqué serbe

Hier, sur le front serbe, canonnade habituelle et combats des éléments avancés.

La crise ministérielle luxembourgeoise

ZURICH, 5 janvier. — On mande de Luxembourg à la Gazette de Francfort que le ministre d'Etat Thorn vient d'être chargé de la reconstitution du ministère. Il est probable que tous les ministres resteront à leur poste, sauf le président Welter.

EVIAN SAISON CACHAT
de Mai à Octobre
Hôtels: Royal, Splendide, Ermitage

LA REPONSE DES DOMINIONS
AU MESSAGE DE M. LLOYD GEORGE

Tout l'empire britannique uni pour la victoire

LONDRES, 5 janvier. — Les premiers ministres des Dominions viennent de répondre au message que leur avait adressé M. Lloyd George, en prenant la présidence du Conseil des ministres, pour manifester sa confiance dans les colonies « non moins déterminées que la mère patrie. »

Le premier ministre canadien déclare dans un télégramme :

Nos cœurs sont aussi intrépides et résolus qu'il y a deux ans. Tous nos sacrifices seraient inutiles si les buts pour lesquels la guerre a été entreprise n'étaient atteints, par la victoire, qui assurera la paix future au monde. Votre message m'est parvenu dans les provinces occidentales du Canada, où je fais campagne pour la meilleure organisation des forces de la nation et pour l'utilisation la plus efficace de nos ressources naturelles. Du Pacifique à l'Atlantique, j'ai trouvé partout la plus ferme détermination de voir nos énergies et les ressources nationales du Canada employées de façon à jeter dans la lutte toutes les forces du Canada.

Même détermination en Australie, dont le premier ministre télégraphie : « L'Australie est prête à donner toute son aide pour mettre à exécution la politique nécessaire pour hâter la victoire et la paix durable », et en Nouvelle-Zélande, dont le premier ministre a fait cette réponse : « Le peuple restera ferme dans sa détermination de continuer ses efforts jusqu'à la victoire finale. »

Le général Botha, premier ministre de l'Afrique du Sud, a adressé la dépêche suivante : « Acceptez mes assurances de la coopération de l'Afrique du Sud au but que nous voulons atteindre. »

Il est réconfortant de constater ainsi qu'il n'y aura pas d'hésitation dans la détermination générale de continuer la lutte jusqu'à la victoire finale.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Le torpillage du vapeur espagnol *San-Leandro*, que nous avons annoncé hier, a produit une énorme sensation à Carthagène, port d'attache de ce vapeur. L'équipage qui a pu être sauvé, est attendu aujourd'hui à Hendaïe.

Parmi les bateaux coulés dans la journée d'hier, on signale la barque française *Capricieuse* et le vapeur norvégien *Odda*.

On annonce d'autre part de Vigo, que des pêcheurs ont trouvé le vapeur norvégien *Thyra*, chargé de charbon, abandonné.

Le *Thyra* avait été capturé par un sous-marin allemand, dont l'équipage plaça des bombes à bord dans le but de couler le vapeur, mais ces bombes n'explosèrent pas.

Capture d'un vapeur allemand

TOULON, 5 janvier. — Le grand vapeur remorqueur XXX, de Toulon, a remorqué de Milo à Marseille, où il est arrivé hier, le vapeur allemand *Ythmos*, capturé.

Les pertes de la marine marchande norvégienne

CHRISTIANIA, 5 janvier. — Le total des pertes de la marine marchande norvégienne, par suite de la guerre, au cours de l'année 1916, s'élève à 58.000 tonnes.

La lutte d'influence en Extrême-Orient

Les Allemands en Chine sont plus actifs que jamais

Pour continuer la série d'avertissements que nous avons publiés à maintes reprises, et ici même, en ce qui concerne les dangers qu'il y a pour les Alliés à laisser, en ce moment, les Allemands « conquérir la Chine » sinon en fait, au moins par la circulation de mensonges savants et la mise en œuvre de cyniques intrigues, nous croyons, cette fois, devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la traduction d'un texte fort instructif. Signalons que, dans le corps de cet article, emprunté au journal *Hongkong Daily Press*, la censure (il y en a une aussi, là-bas) a cru devoir échapper neuf lignes, probablement trop désagréables pour nos ennemis.

Voici ce document :

« Les Allemands se maintiennent en Chine grâce à l'indemnité des Boxers; un grand nombre d'entre eux sont employés dans les consulats à faire des statistiques et à réunir des informations pour l'après guerre. Les Allemands font une violente propagande anti-française et anti-anglaise en Chine: leur centre le plus actif est Tien-Tsin... Ils bâtissent de grands espoirs sur leur commerce en Chine après la guerre, et ces espoirs se justifieront, à moins que nos gouvernements ne prennent d'actives mesures.

« Un moyen efficace serait d'interdire aux navires allemands de se servir des ports anglais comme ils le faisaient avant la guerre. Si les navires allemands pouvaient toucher et charbonner dans les ports anglais sur la ligne d'Europe en Extrême-Orient, et vice-versa, ce serait désastreux. Les Allemands déclarent au Chinois que nous serons obligés de leur accorder, après la guerre, les mêmes facilités qu'avant. »

Ajoutons que les Japonais ont pris ou sont sur le point de prendre toutes mesures, par des lois sévères, pour faire échec aux audacieuses entreprises allemandes, maintenant et plus tard. Les listes noires japonaises comprennent un certain nombre de firmes et d'individus qui n'ont pas été atteints jusqu'ici par les listes britanniques. Des dispositions ont été mises en vigueur pour restreindre l'activité des agents allemands qui, jusqu'ici, n'avaient pas été suffisamment inquiétés. Ces agents s'étaient rendus intolérables par leur colportage de faux bruits et par leurs manœuvres, depuis surtout l'avènement du ministère Terautchi. Ces artisans de l'ennemi ont particulièrement cherché à jeter un trouble profond dans l'opinion en dénaturant les intentions du Japon vis-à-vis de la Chine. Ces perfides insinuations, recueillies et développées dans un sens péjoratif, par les Allemands résidant en Chine comme dans les concessions alliées à Tien-Tsin, à Pékin, à Shanghai, à Canton, ont été suffisamment alarmantes pour que les Chinois inclinent visiblement à douter des intentions amicales du Japon, et par voie de conséquence, de toutes les nations alliées.

Ces quelques faits, l'un de l'autre rapprochés, permettent de vérifier que les Japonais ont nettement reconnu le péril allemand en Extrême-Orient, et décidé d'avoir raison de lui.

Nous ne pouvons moins faire qu'ils ne feront eux-mêmes.

Pascal Forthuny.

Propos d'un inconnu

ATTITUDES AUTRICHIENNES

Il se dit beaucoup de choses, depuis l'avènement du nouvel empereur d'Autriche. A peine François-Joseph était-il mort qu'on s'est demandé si la conduite des affaires du vieil empire serait menée comme auparavant : autrement dit, si l'Autriche continuerait d'agir et de vivre sous la tutelle de l'Allemagne.

Divers bruits, aujourd'hui, circulent qui semblent, à première vue, donner raison aux optimistes quand ils déclarent que c'était la scission certaine entre les deux empires centraux.

Il est certain que l'élevation d'un Tchèque à la présidence du conseil d'Autriche peut, à première vue, sembler un acte hostile à l'Allemagne. Divers Polonais seront admis dorénavant à peser de leur influence dans les affaires de l'Etat, et le renvoi de certains hommes qui n'étaient pas chers au cœur de François-Ferdinand est sans doute un indice de l'esprit d'indépendance du nouveau souverain. Néanmoins, on aurait tort de tabler outre mesure sur ces indices pour conclure à une brouille austro-allemande. Les mailles du filet qui enserrant le jeune empereur Charles sont d'une trame fort savante, et il est entouré, surveillé, épié... comme l'était François-Ferdinand. Et l'on sait ce que signifie une surveillance allemande : le jour où un prince allié des Hohenzollern devient trop inquiet pour Berlin, on organise un petit voyage à Sarajévo... et le tour est joué.

En admettant que le souverain d'Autriche ait l'intention formelle de suivre la voie de la logique politique, c'est-à-dire de se rapprocher insensiblement de la Russie, je doute fort que ses alliés lui laissent assez de jours à vivre pour mener ses projets à bien.

Dans les pays neutres où certains Autrichiens, et non des moindres, sont en résidence, on entend chuchoter par eux, non pas des propos antiallemands mais des allégations pleines de réticences au sujet de l'attitude de Charles IV envers le kronprinz. « Sera-t-il possible, disent-ils à voix très basse, qu'un jeune souverain de trente ans accepte la domination du parti allemand que mène le kronprinz? A la rigueur, le kaiser pourra se faire entendre, à cause de son prestige d'organisateur, à cause de son âge, à cause d'un certain esprit de suite qui en impose à Vienne. Mais, l'héritier allemand, c'est une autre affaire. Il n'a ni le prestige ni l'âge : sa famille n'était rien quand les Habsbourg tenaient sous leur sceptre la moitié de l'Europe. Psychologiquement, il n'est pas possible qu'une jeune tête de trente ans accepte sans mot dire les conseils et les remontrances d'un allié sans expérience. Et c'est là une question grosse de difficultés. »

Les mêmes Autrichiens (toujours sans tenir des propos antiallemands), insinuent que les mœurs de la cour de Vienne ont changé du tout au tout, depuis deux mois. Une police intense veille autour de Charles IV. N'approche pas le souverain qui veut.

Beaucoup d'Allemands sont partis, nantis de caresses, de bonnes paroles, de décorations, de photographies de Sa Majesté encadrées de brillants; mais enfin ils sont partis. La jeune impératrice aimerait, paraît-il, donner la paix à son peuple comme don de joyeux avènement. Certaines attaques, d'ailleurs indirectes, de la presse allemande, à propos des propositions de paix, nous éclairent à ce sujet. On y dit que si la démarche rate auprès des Alliés c'est parce que l'Autriche a voulu aller trop vite.

En somme, ce ne sont là, disons-le franchement, que des racontars. Mais un fait est hors de doute : ces racontars correspondent singulièrement à divers propos qu'on entendait couramment en Autriche, avant la guerre. Il y avait tout un parti qui ne se gênait pas pour dire très haut que la politique d'amitié avec l'Allemagne était une bonne chose si, en cas de guerre, l'Allemagne obtenait vite ce qu'elle voulait. Mais, dans le cas où elle n'obtiendrait pas de résultat immédiat, les mêmes gens disaient très haut que l'Autriche n'aurait aucun avantage. Ils ne réfléchissaient pas à ceci : c'est qu'il faut boire le vin quand il est tiré ; et si le vieil empire veut reprendre son indépendance aujourd'hui nous avons tout lieu de craindre pour lui que ses intentions ne soient trop tardives. On ne remonte pas le courant de toute une politique aussi vite qu'on l'a descendu, et je crois que nous ne verrons ni demain ni même après-demain, un retournement d'alliance qui serait une des plus grandes dates de l'histoire de l'Europe.

L'Inconnu.

Le service civil est obligatoire pour les Allemands à l'étranger

LAUSANNE, 5 janvier. — Une note du ministère de la guerre allemand annonce que les sujets allemands habitant l'étranger et soumis au service obligatoire devront se rendre dans les usines qui leur seront désignées par le gouvernement allemand.

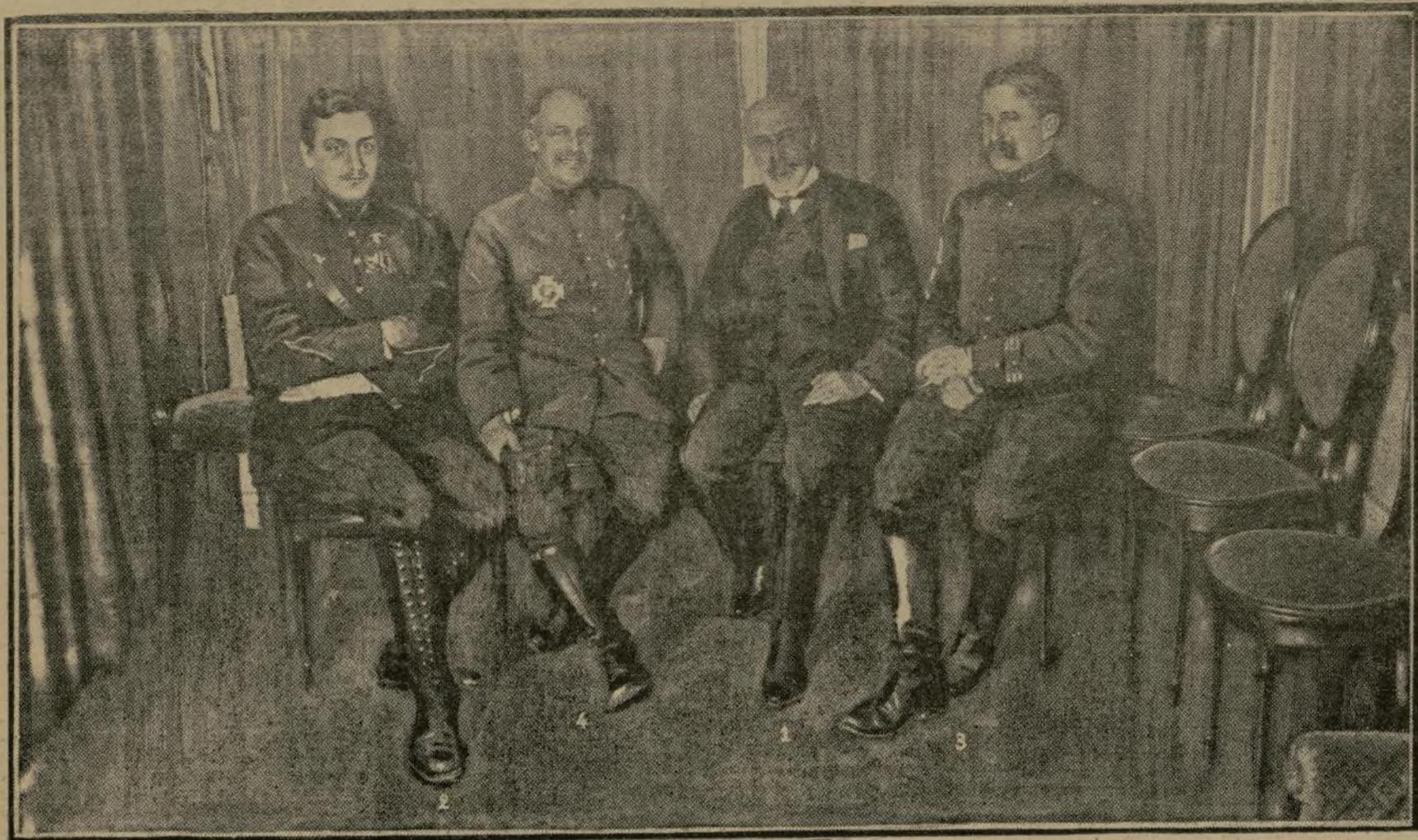
Les opérations dans la Meuse : la défense de Verdun



Entrée de la route de Froideferre.

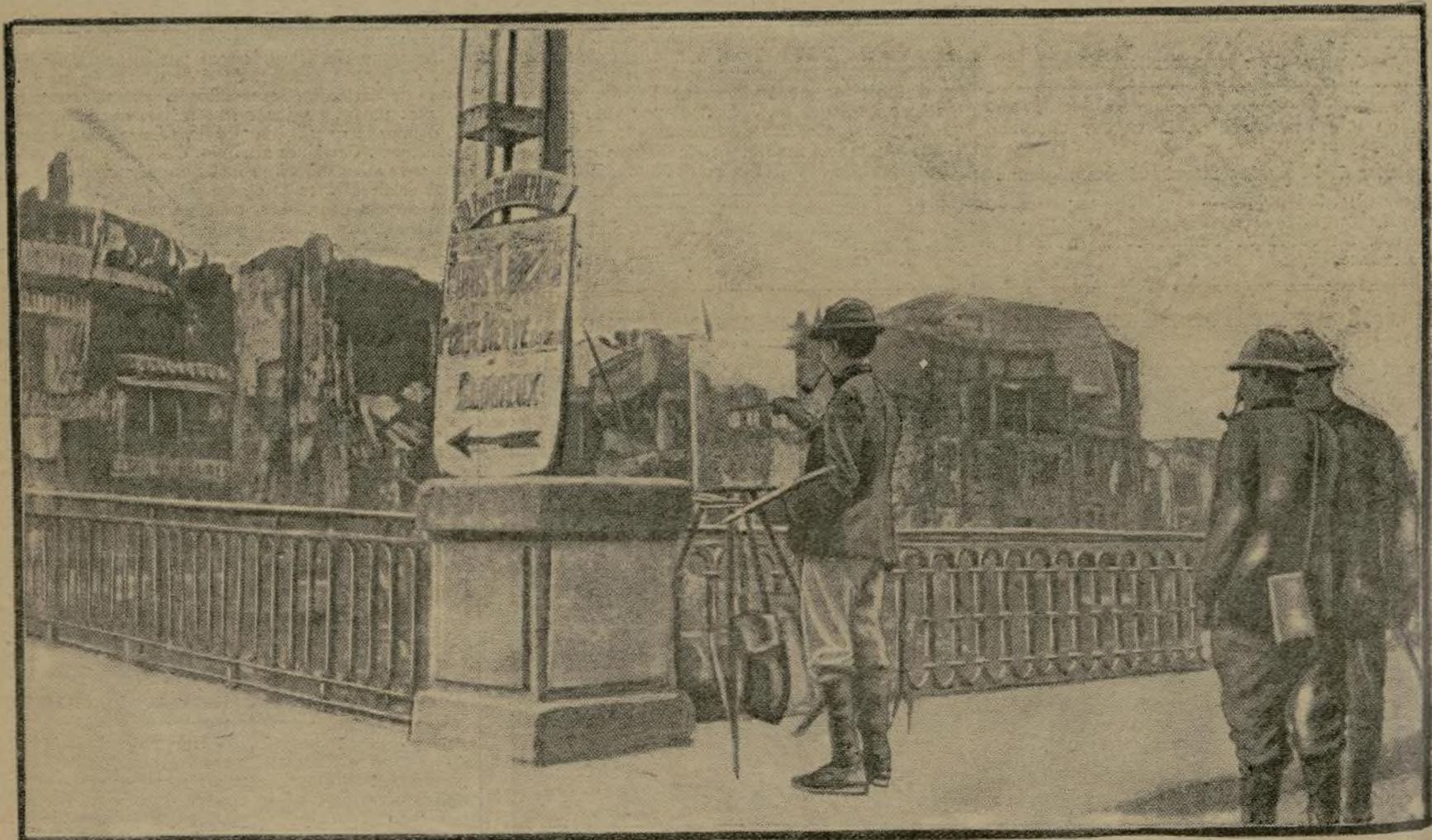
BENEDICTINE "la Grande Liqueur Française
TONIQUE - DIGESTIVE

Deux "as" reçoivent la médaille d'or de l'A.C.F.



A l'issue du dernier dîner mensuel de l'Aéro Club de France, dîner dont nous avons parlé hier, M. Deutsch (de la Meurthe) (1), président, a remis la grande médaille d'or de ce club au sous-lieutenant Guynemer (2) et au capitaine Verdurand (3), en présence de nombreuses personnalités, dont le général Bailloud (4).

Le peintre François Flameng sur les quais de Verdun



Depuis de très longs mois, le peintre militaire François Flameng a reçu mission officielle du ministère de la Guerre de fixer par la peinture et le dessin les aspects les plus typiques des champs de bataille et des villes mutilées. On le voit ici à Verdun, sur les bords de la Meuse, et à l'ouvrage.

DERNIÈRE HEURE

LE COMMUNIQUÉ RUSSE

Les alternatives de la lutte sur le front roumain

L'ÉVACUATION DE LA DOBROUDJA

PÉTROGRAD, 5 janvier. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL. — Le 5 janvier, après une forte préparation d'artillerie, les Allemands se sont emparés d'une île de la Drina. Dans la nuit du 3 au 4, l'ennemi, partant de cette île près du village de Claudan, a violemment attaqué notre rive, mais toutes les attaques ont été repoussées.

Dans la région de Balhuwa, à trente verstes de Brody, l'ennemi, fort d'environ un régiment, a été repoussé par nos feux de mitrailleuses.

Les tentatives ennemies dans la but de débarquer sur notre rive près de Bizejany (région de Chibaline), ont été repoussées par nos feux de mitrailleuses.

Au nord de Zolotvina, nos éclaireurs ont attaqué un fort détachement autrichien, dont ils ont passé une partie à la baïonnette et capturé le reste.

FRONT ROUMAIN. — L'ennemi s'est avancé près de nos lignes dans la région de Kotumba (vallée du Trotus); il a été repoussé par nos feux.

Après une forte préparation d'artillerie, d'importants contingents ennemis ont attaqué une des hauteurs près de la rivière Deboniacha; ils ont été repoussés.

Trois attaques ennemies, dirigées à l'est de nos positions de l'Oituz, ont été également repoussées. Les Roumains ont de même fait échouer une attaque ennemie près de Kasina.

Au nord de la rivière Sliamia (région de Naruja), l'ennemi a forcé nos troupes à reculer vers l'est de Toposoih. A l'est de Naruja, les Roumains ont été également contraints de reculer légèrement sous la poussée ennemie.

Dans la région de Kapatunu (14 verstes au nord de Foscani), les Roumains ont repoussé une attaque ennemie.

EN DOBROUDJA, l'ennemi prononce des attaques acharnées dans la région de Vacarenî (15 verstes à l'est de Braïla). Toute la journée nous avons soutenu un combat contre des forces supérieures, auxquelles nous avons infligé de graves pertes; cependant, dans la soirée, nous avons été obligés de nous retirer derrière le Danube.

FRONT DU CAUCASE. — En Perse, un de nos détachements a poursuivi l'ennemi et s'est emparé de la ligne fortifiée de Guraba, au sud de la ville de Dobiot-Abat; l'ennemi a dû abandonner la ville et se réfugier sur les collines environnantes, dont il fut chassé.

Les nouvelles allemandes

GENÈVE, 8 janvier. — Les dépêches de Berlin exposent ainsi les opérations d'hier :

Groupe d'armées du maréchal von Mackensen. — Dans le massif montagneux au nord-ouest d'Odobesti, plusieurs positions fortifiées situées sur les hauteurs ont été emportées d'assaut par un bataillon de montagne wurtembergeois, et par les chasseurs hanovriens, mecklembourgeois et bavarais. Dans le secteur de Rimnik-Sarat, le 152^e régiment d'infanterie de Prusse orientale a emporté d'assaut Slobozia et Rotesci.

Au sud du Buzeu, la tête de pont de Braïla a été enfoncée par les divisions allemandes opérant en liaison avec les bataillons austro-hongrois. Après un rude combat de maisons, nous nous sommes emparés de Gurgesci et de Romanul. 1.400 prisonniers et 6 mitrailleuses sont restés aux mains des vainqueurs.

Sur la rive droite du Danube, les forces allemandes et bulgares s'avancent vers Braïla et Galatz.

Les nouvelles autrichiennes

ZURICH, 5 janvier. — Les dépêches de Budapest sont ainsi conçues :

Théâtre oriental de la guerre. — En Dobroudja, les troupes alliées ont continué leur avance sur Braïla et Galatz.

Au sud et au sud-ouest de Latinul-Ambuseu, les troupes austro-hongroises et allemandes ont percé les lignes ennemies; nous avons fait 1.400 prisonniers.

Près de Romniceni, des régiments allemands ont emporté d'assaut plusieurs villages.

Dans les montagnes au nord-ouest d'Odobesti, l'ennemi a été délogé de quelques hauteurs. De

même à l'est de Negrilesci, près de Soveja et de Harga, les attaques des troupes alliées ont progressé.

Entre Dorna-Vatra et Zekanesci, les Russes ont déployé une vive activité de reconnaissances; les détachements d'éclaireurs ennemis ont été partout repoussés.

Plus au nord, il n'y a rien d'important à signaler pour les troupes austro-hongroises.

Théâtres italien et sud-oriental de la guerre. — Rien à signaler.

Un succès ital en sur le Carso

ROME, 5 janvier. — Commandement suprême.

Dans la zone entre l'Adige et le lac de Garde, dans la nuit du 3 au 4 janvier, un détachement ennemi a attaqué violemment nos lignes avancées; accueilli par un feu intense de mousqueterie et de mitrailleuses, il s'est replié en désordre avec des pertes importantes.

La même nuit, dans le secteur de Plova, une reconnaissance envoyée par l'ennemi, avec l'appui de son artillerie, a échoué sous le feu concentré de nos batteries.

Sur le Carso, dans la zone de Foiti, un de nos détachements, par un bond de surprise, a progressé d'environ deux cents mètres et s'est renforcé sur une nouvelle ligne; une contre-attaque a été vainement tentée par les groupes ennemis; ceux-ci ont été repoussés et dispersés.

LA SITUATION EN GRECE

LONDRES, 5 janvier. — Le correspondant du Times à Athènes, décrivant l'attitude encore plus hostile et plus impudente de la presse hellénique depuis la présentation de la note des Alliés au sujet des événements de décembre, dit que les journaux grecs ne se hasarderaient pas à tenir le langage qu'ils tiennent s'ils n'y étaient encouragés par le gouvernement.

Quelques petites manifestations ont été organisées dans les rues d'Athènes, et on peut y reconnaître la manière de faire de la clique germanophile: Gounaris, Dousmanis. Des apaches et des réservistes défilèrent dans les rues, avec l'approbation tacite du gouvernement, en criant: « A bas la note! Vive la guerre! »

Un général ententophile révoqué par le roi Constantin

SALONIQUE, 4 janvier. — Selon les journaux, le général Mathéopoulos, commandant le deuxième corps d'armée de Patras, dans le Péloponèse, suspect de sympathie pour l'Entente, vient d'être révoqué par le gouvernement d'Athènes et mis en congé. Le colonel Zoukis, germanophile, a été nommé à sa place. (Communiqué par le bureau macédonien.)

Le suprême effort de l'Allemagne

BARCELONE, 5 janvier. — Le consul général d'Allemagne a fait publier un avis, invitant les jeunes gens de seize ans et au-dessus à se faire inscrire au consulat dans l'éventualité d'un prochain appel sous les drapeaux.

Les Allemands libérés de toute obligation militaire de seize à soixante ans, y compris les exemptés et réformés, sont invités à se faire inscrire.

La publication de cet avis est très commentée. On y voit l'indice que l'Allemagne fait appel à toutes les ressources en hommes dont elle peut disposer. On fait ressortir cependant que ces inscriptions paraissent inutiles pour les Allemands réfugiés en Espagne, ceux-ci se trouvant dans l'impossibilité de regagner l'Allemagne, par suite du blocus.

Les sous-officiers allemands n'ont pas de parole d'honneur

On lit dans le *Telegraaf* :

« Deux sous-officiers aviateurs allemands qui s'étaient enfuis au mois de juillet dernier du camp de Bergen en violant leur parole d'honneur viennent d'être admis à nouveau dans l'armée allemande.

« L'Allemagne refuse, en effet, de restituer ces militaires, estimant que ceux-ci n'ont pu violer leur parole d'honneur, pour la bonne raison qu'en tant que sous-officiers ils n'avaient pas qualité pour la donner et qu'on n'avait pas le droit de la leur demander.

« Dans ces conditions, le commandant du dépôt d'internement a décidé de refuser d'accorder désormais des congés aux internés allemands de cette catégorie. »

1917, ANNÉE DE LA VICTOIRE

Un ordre du jour du général Nivelle

La France militaire publie l'information suivante :

Le général Nivelle a adressé aux troupes l'ordre général ci-dessous :

Soldats de la République.

Au moment où s'achève une nouvelle année de guerre, vous pouvez considérer avec fierté l'œuvre accomplie.

A Verdun, vous avez brisé le choc le plus puissant que jamais l'Allemagne ait fait contre aucun de ses adversaires.

Sur la Somme, rivalisant de courage avec nos alliés britanniques, vous avez, au cours d'une longue suite d'attaques, fait preuve d'une supériorité tactique qui ira toujours en s'affirmant.

Jamais notre armée ne fut plus entraînée, plus vaillante, en possession de moyens plus puissants.

C'est sous ces brillants auspices que s'ouvre l'année 1917. Vous en ferez une année de victoire.

Dans cette absolue confiance, je vous adresse à tous, officiers et soldats, mes vœux de nouvelle année les plus affectueux.

Général NIVELLE.

La France s'engage à respecter la neutralité suisse

D'ordre du gouvernement de la République, l'ambassadeur de France à Berne a été récemment chargé de renouveler au gouvernement fédéral les assurances déjà plusieurs fois données, notamment le 4 août 1914, en ce qui concerne la stricte observation par la France de l'acte international qui a consacré la neutralité de la Suisse. Une fois de plus, le gouvernement français a pris de la manière la plus nette l'engagement formel de respecter pleinement la neutralité du territoire de la Confédération.

Le gouvernement fédéral a accueilli la démarche de M. Beau avec la plus vive satisfaction.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE du 5 Janvier

Un détachement a réussi au début de la matinée à pénétrer dans nos lignes au sud de Loos. A la suite d'un violent engagement, l'ennemi a été rejeté laissant un certain nombre de morts dans nos tranchées. Nous avons perdu quelques hommes.

Nous avons fait exploser avec succès la nuit dernière un fourneau de mine au nord de Givenchy.

Grande activité d'artillerie en de nombreux points du front. Les tranchées allemandes ont été bombardées avec efficacité en face de Lesbœufs et de Guedécourt, à l'ouest de Gommécourt et dans la région de la cote 60.

L'aviation a montré beaucoup d'activité au cours de la journée d'hier. Elle a exécuté de bon travail en liaison avec l'artillerie. Deux de nos appareils ne sont pas rentrés.

LA CRISE HONGROISE

Pourquoi le comte Tisza devra se retirer

GENÈVE, 5 janvier. — Le *Magyar Ország*, de Budapest, organe du parti du comte Karoly, s'occupe de la crise hongroise en perspective. Il dit que le comte Tisza devra se retirer certainement pour plusieurs raisons :

1^o Parce qu'il s'est violemment opposé à la paix; le comte Tisza est le seul homme parmi les hommes politiques en activité qui ait joué un rôle lors de la déclaration de la guerre. « Aussi, il est probable, ajoute le journal, que lorsque les flots de la paix auront le dessus, ils balayeront le comte Tisza. »

2^o Parce qu'il s'est toujours opposé au développement démocratique du pays, tel que le désirent les hautes sphères;

3^o Parce qu'il se met trop en avant. En Autriche, il a violemment combattu la convocation du Reichsrat, et il voulait qu'un accord se fit sur la base du paragraphe 14. Après la retraite de M. Koerber, il a manqué de réserve dans l'expression de sa satisfaction du cabinet Spitzmüller, ce qui lui a fait tort. « Le moment, dit en terminant le journal, n'est pas encore venu de donner la quatrième raison. »

TÉLÉPHONISTES ET ARTILLEURS RUSSES EN BUKOVINE



BATTERIE DE CAMPAGNE EN POSITION



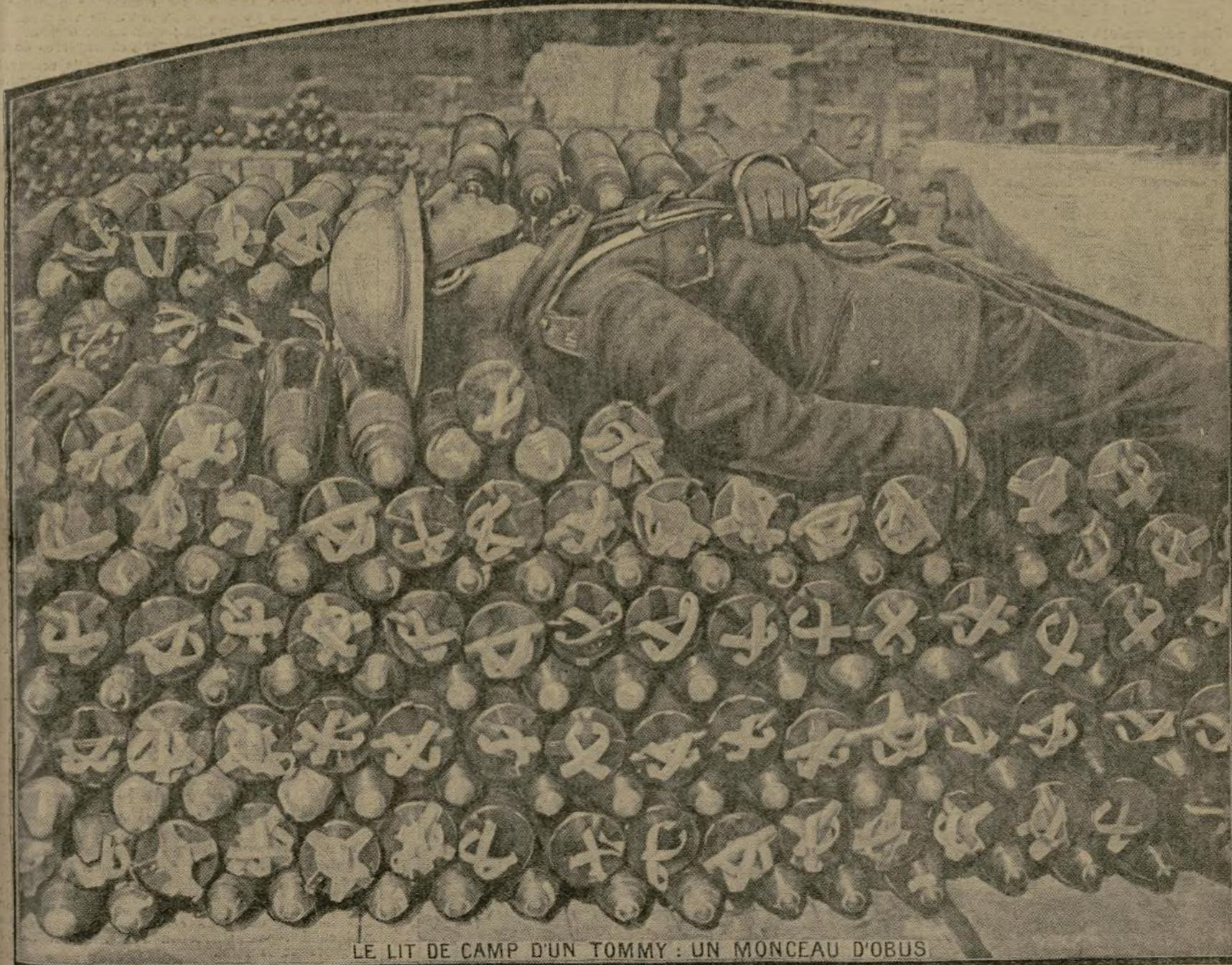
TÉLÉPHONE RELIÉ A UN POSTE D'OBSERVATION INSTALLÉ DANS UN ABRI

Au-dessous d'un cliché représentant une batterie installée dans la neige aux confins de la frontière roumaine, en Bukovine, on voit ici, photographié sur un autre point du front, un soldat russe en conversation téléphonique avec un officier observateur dissimulé dans les hautes branches d'un arbre. Ledit soldat téléphoniste transmet ensuite des indications utiles aux artilleurs installés un peu à l'arrière,

TOMMY TRAVAILLE - TOMMY SE REPOSE



ETABLISSEMENT D'UNE NOUVELLE ROUTE SUR LE TERRAIN RECEMMENT CONQUIS



LE LIT DE CAMP D'UN TOMMY : UN MONCEAU D'OBUS

Un vieux proverbe français dit : « On fait son lit comme on se couche. » Il doit être anglais aussi, à en juger par la désinvolture avec laquelle ce confiant Tommy s'est endormi sur un tas d'obus. A côté de ce pittoresque cliché figure un document pris, lui aussi, dans les lignes britanniques et montrant des soldats alliés travaillant à l'établissement d'une route nouvelle sur le terrain conquis depuis peu de jours.

POUR LA MAIN-D'ŒUVRE

LES PRISONNIERS

BLOIS, décembre 1916. — (D'un correspondant particulier.) — Le problème le plus ardu de ceux que l'administration et les particuliers sont appelés à résoudre à l'arrière est celui de la main-d'œuvre agricole. Les ensemencements d'automne ne sont pas encore terminés ; il reste des battages à faire. Le temps n'a guère favorisé fermiers et propriétaires. L'annonce d'une nouvelle révision des exemptés et réformés ne fait qu'augmenter les anxiétés de ceux qui possèdent la terre ou qui en vivent.

Pour remplacer les paysans tombés pour la défense du sol, pour remplacer les infirmes et ceux qui sont mobilisés, que reste-t-il dans les campagnes ? Les vieillards, les enfants et les femmes. Ils ont donné beaucoup. Ils ont donné trop. On ne dira jamais assez, à quelques exceptions près, quel a été l'héroïsme civique des femmes et des enfants. Mais si l'usine est dangereuse pour la femme, les champs ne l'ont pas été moins pour l'enfant. L'enfant ne mesure pas son effort. Il travaille avec ardeur jusqu'à l'épuisement. Dans les fermes sans hommes, lorsqu'il s'agit « de rentrer la récolte », tout le monde s'y met ; mais, lorsque la fermière est obligée de donner elle-même de l'aide, le repas s'en ressent. Et les longues journées de travail ne sont pas toujours complétées par une nourriture chaude et abondante. La race se ressentira longtemps de certains dévouements.

On eût pu alléger l'effort des femmes et des enfants par une réglementation plus rationnelle du travail des prisonniers de guerre. On ne l'a pas fait. Encore aujourd'hui le travail des Boches mis à la disposition de l'agriculture reste onéreux et peu productif.

Une organisation à refaire

Les prisonniers allemands sont mis à la disposition des communes ou des syndicats agricoles par groupes de vingt formant une équipe. Cette équipe peut être fractionnée en deux demi-équipes de dix, à condition de rester rattachée à une équipe principale, et si elle peut être encore fractionnée en quatre groupes de cinq (jamais moins), c'est sous la réserve expresse que ces prisonniers seront réunis le soir dans un même cantonnement par dix. Les jours de travail sont comptés à vingt-cinq ou vingt-six par mois. S'ils y consentent, les Allemands peuvent faire chaque jour deux heures de travail supplémentaire, payé de 0 fr. 10 à 0 fr. 20 l'heure, en plus des huit heures réglementaires. Il faut aussi le consentement du caporal ou du sergent de garde.

Avouons-le. Les gardiens de nos prisonniers choisis parmi les auxiliaires ou les inaptes, incapables presque tous de manier le fusil qu'on leur a confié, seraient beaucoup mieux chez eux qu'à ce poste inutile. Ils n'ont jusqu'à ce jour empêché aucune évasion et il y en a eu beaucoup, mais les Boches ont été toujours rattrapés. Mais pas par leurs gardiens ! Si, pour garder vingt mille prisonniers, on mobilise 6.000 hommes — c'est la proportion exacte — on réduit d'autant (de plus du quart) le rendement de ces prisonniers.

En Allemagne, nos prisonniers sont mis à la disposition des agriculteurs « sous caution » et sans gardien. Quand il y a des gardiens, ils travaillent comme les soldats. En France, le gardien s'ennuie, son fusil chassepot sur l'épaule et le coupe-choux au flanc. Il suppose ce qu'il ferait pour lui dans

son bien, s'il y était. Il souffre de voir le feldwebel encourager ses hommes à se hâter de plus en plus lentement.

Enfin, le fonctionnement minimum par cinq rend impossible l'exploitation des petits domaines. On a craint des manifestations ! Il semblerait qu'après vingt-sept mois de guerre, devant le calme admirable des populations, on dût bannir de telles inquiétudes ! En ce moment dans le Centre, Cher, Indre, Indre-et-Loire, Vienne, Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, Dordogne, etc., la moyenne du rendement a baissé de 10 à 20 0/0, et il y aura, en 1916, 30 0/0 d'emblavages en moins. Les engrais font défaut de plus en plus.

Une main-d'œuvre abondante eût pu suppléer en partie à ces déficits. Les prisonniers pouvaient nous la fournir, mais, ici encore, ce sont les méthodes bureaucratiques qui manquent plus que le fond. Le fond, nos héros nous le conquièrent chaque jour. Sachons nous en servir. — G.

LES DÉPORTATIONS BELGES

LE HAVRE, 5 janvier. — D'après la Belgique de Rotterdam, les déportations n'auraient pas commencé au pays de Liège à la date du 25 décembre, mais un Liégeois échappé déclare que les Allemands avaient l'intention de les entreprendre à la fin de décembre.

Les Allemands, qui sont en possession des listes de chômeurs, font une sélection préparatoire. Les innombrables réclamations que leur ont attirées les déportations des non-chômeurs les rendent plus circonspects.

Sans doute faut-il attribuer le ralentissement actuel des déportations à ce que l'Allemagne n'est pas préparée à recevoir les hommes que lui procure cette mesure arbitraire et peut-être aussi au fait, rapporté par la Belgique, que les travaux des déportés et engagés ne satisfont pas les Allemands.

Toujours d'après le journal désigné ci-dessus, contrairement à des avis antérieurs aucune déportation n'a eu lieu le 23 décembre, à Montignies, Couillet et Charleroi (province de Hainaut). Cependant, les formalités préparatoires ont été faites.

D'après le journal hollandais *Avondpost*, Anvers s'attend à ce que les déportations commencent à la fin de janvier, 650 hommes entre dix-huit et trente ans ont déjà été déportés de Gatellen. D'autre part, le transfert commence à Galathout.

D'après des renseignements d'autre source, le sénateur gantois Ferdinand Seyrick a été déporté en Allemagne. Il est accusé d'avoir facilité l'évasion de jeunes Belges. Son fils, également déporté, s'est évadé en cours de route pour rejoindre l'armée belge.

LE GÉNÉRAL GOURAUD à Marrakech

MARRAKECH, 5 janvier. — Le général Gouraud, résident général, a reçu cet après-midi au palais de Baïa, sa résidence à Marrakech, les fonctionnaires, les officiers de la garnison et la colonie française résidant.

Il a reçu peu après le Khalifat du sultan Moulaï-Zin, avec qui il s'est longuement entretenu.

Enfin, le général Gouraud a reçu successivement les grands caïds du sud, les notables indigènes de la ville et de la région et les fonctionnaires du Maghzen.

Le général Gouraud a ensuite visité les souks de la ville.

TRIBUNAUX

Les profiteurs de la guerre

Le 23 mai 1915, une plainte, adressée au Parquet de la Seine par le ministre de la Guerre, faisait connaître qu'une minutieuse enquête administrative avait révélé que des manœuvres frauduleuses, dans le but de tromper la religion des membres de la commission de réception des voitures réquisitionnées pour les besoins de la défense nationale, entraînaient pour l'Etat des pertes atteignant 700.000 francs.

C'est dans ces conditions que des poursuites furent intentées contre un entrepreneur de transports et camionnage parisien, M. Henri Villien, sous l'inculpation de « fraudes sur la nature et la qualité des marchandises fournies par lui à l'Etat, pour le compte de l'armée », délit prévu et puni par l'article 433 du Code pénal.

« Attendu, déclare le jugement du tribunal, qu'il résulte des vérifications effectuées par les soins de l'autorité militaire, et notamment d'un rapport du contrôleur général de l'armée Weil, que les prix payés par la commission de réception ont été manifestement exagérés sans qu'il y ait eu toutefois aucune connivence entre les membres de la commission et les prestataires, les membres chargés de l'examen ne jouissant pas d'une compétence spéciale suffisante pour apprécier sainement la valeur exacte des véhicules qui leur étaient soumis ;

« Attendu que Villien a fourni, moyennant 303.333 francs, des véhicules qui lui ont coûté 114.208 francs réalisant 147.000 francs de bénéfice... »

Et appréciant sévèrement les faits de l'accusation, le jugement précise que l'inculpé faisait une rafle de toutes les voitures usagées, parfois même hors d'usage, les faisait réparer par des moyens de fortune, « remplaçant les caisses trop vieilles en employant des panneaux contreplaqués pour dissimuler les défauts trop apparents. »

Parfois, M. Villien faisait enlever les numéros affectés à la réception des voitures pour les placer sur d'autres en état de vétusté. D'autres fois, sur une voiture acceptée, on enlevait les quatre roues pour les remplacer par des roues de qualité inférieure.

D'ordinaire, une épaisse couche de peinture recouvrait les bois pourris et les trous de vis préalablement bouchés avec du mastic ; quant aux essieux trop faibles, ils étaient consolidés par des traverses de bois.

Tels étaient les maquillages auxquels recourait l'entrepreneur de transports pour vendre de vieilles voitures aux armées. Et le tribunal de conclure en ces termes :

« Attendu qu'il résulte de l'ensemble de ces témoignages et des constatations certaines des experts qu'un certain nombre de voitures présentées à la commission par l'inculpé, acquises par cet entrepreneur de transports en vue seulement de cette fourniture présentée sous l'apparence d'une réquisition, étaient infestées de vices graves dont la dissimulation constitue la fraude sur la qualité de la marchandise... »

« Attendu que ces manœuvres frauduleuses ont un caractère de gravité exceptionnelle des circonstances dans lesquelles elles ont été pratiquées, alors que les intérêts privés doivent céder devant l'intérêt public et les besoins de la défense nationale ;

« Qu'il y a lieu de faire à Villien, malgré les renseignements favorables recueillis sur son compte, application sévère de la loi. »

M. Henri Villien a été condamné à quatre mois d'emprisonnement et 2.000 francs d'amende.

Commerce avec l'ennemi

M. Maurice Wolff, sujet hollandais, administrateur délégué de la Compagnie Franco-Hollandaise à Bruxelles, était poursuivi, hier, devant le tribunal correctionnel, sous l'inculpation d'avoir fait du commerce avec l'ennemi. L'accusation est basée sur une lettre interceptée par la censure, lettre qui établissait que M. Maurice Wolff était en correspondance avec un homonyme, Moritz Wolff, sujet allemand, à qui il réclamait une somme de 15.000 francs, reliquat d'une opération commerciale.

Par l'organe de son avocat, M^e Yves Carran, l'inculpé a soutenu qu'il était victime d'une vengeance du gouvernement allemand, parce qu'il aurait, alors qu'il résidait encore en Belgique, organisé un service clandestin de correspondance entre les Belges et les Français des régions envahies et leurs familles réfugiées en Angleterre ou en France.

Le tribunal a renvoyé à huitaine pour entendre le contrôleur général des affaires judiciaires et à quinzaine pour jugement.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

La grève de la faim

Dans les premiers jours de décembre, les nomades Ruff et Lecoint avaient été arrêtés pour distribution d'un tract réclamant la paix.

Entendus, hier, par le juge Drioux, les inculpés ont protesté contre l'accusation dont ils font l'objet. Leurs défenseurs ont demandé au magistrat instructeur qu'il soit fait à leurs clients application du régime politique. Les inculpés ont alors déclaré à M. Drioux que s'ils n'obtenaient pas satisfaction d'ici mercredi ils feraient la grève de la faim.

L'affaire Fichou

M^e Bernardeau et Mlle Thérèse Mercier, avocates de la partie civile constituée par la mère de l'aveugle Fichou et son petit-fils, ont l'intention de soulever, devant la chambre des appels correctionnels, la question d'incompétence. Ils solliciteraient, en ce cas, le renvoi devant la cour d'assises en soutenant la thèse de l' homicide volontaire.



Une demi-équipe de prisonniers dans une ferme d'Indre-et-Loire

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'INTRUSE

En une heure, sur une note de la Kommandantur, il avait fallu quitter la maison, une des plus belles de la cité envahie : le major von Teuffen avait décidé de s'y installer avec sa femme, qu'il amènerait d'un instant à l'autre. Et, en effet, tandis que Mme Lantier, accompagnée de Rosette, sa fidèle femme de chambre, s'éloignait dignement derrière une valise et deux valises, que brouettait son vieux jarretier, une auto s'arrêta devant la maison, et cette auto transportait Frau von Teuffen.

— Sèche tes larmes, ma fille, commanda Mme Lantier à Rosette, qui pleurait comme une borne fontaine ; on nous regarde.

C'était exact. L'Allemande avait tout de suite compris la situation, et, triomphatrice, avec un sourire sur les lèvres, elle devisageait l'expulsée à travers son face-à-main. Alors, désignant Rosette au major :

— La servante ! Rappelez sa servante, elle me servira de femme de chambre.

Ainsi, en un tournemain, Mme Lantier perdait son chez soi et sa bonne. Ainsi, en quelques secondes Rosette réintégrait la maison qu'elle croyait avoir quittée pour longtemps et s'y trouvait nez à nez avec une nouvelle maîtresse. Elle se frotta les yeux, un peu étourdie par ce coup de théâtre. Mais ses larmes avaient déjà cessé. Tout ce qu'il y avait d'énergie dans cette fille plutôt timide s'était cristallisé. Elle regarda Frau von Teuffen sans bienveillance.

Frau von Teuffen comprit bientôt la gaffe qu'elle avait faite en s'assurant les services de Rosette : elle s'était donné là une surveillante implacable.

Pour la mater, dès le début, elle avait essayé la manière forte ; elle s'appliqua ensuite à l'amadouer. Rosette était d'ailleurs soumise, et le calme régna entre ces deux femmes, dont l'une n'avait qu'à commander et l'autre qu'à obéir et qu'à haïr.

Frau von Teuffen était une femme vulgaire dans sa physiologie, dans sa toilette, dans son manger jusque dans son sommeil : c'était la Boche. Elle était arrivée dans la petite ville en conquérante. Et maintenant, dans cette maison où elle s'était installée, elle éprouvait parfois un trouble inconnu, quelque chose comme le sentiment de son infériorité, que lui faisaient sentir ce décor plein de goût, où elle avait vécu celle dont elle usurpait la place, et jusqu'à la dignité de cette humble servante. A tel point que, déconcertée, elle se mettait à rougir quand Rosette la surprenait fouillant dans les tiroirs de son ancienne maîtresse.

Au reste, la bonne contrôlait ses moindres actes. Elle avait pâli de colère en constatant que des photographies chères à sa maîtresse avaient été arrachées de leurs cadres et remplacées insolemment par des figures nouvelles. Un portrait, seul, avait été respecté : c'était celui de Mme Lantier. Frau von Teuffen, victorieuse mais subjuguée, le considérait avec respect, comme pour épier le secret de cette réaction française qu'elle rêvait d'acquiescer. Et elle interrogeait avidement Rosette sur l'absence.

La Boche offrait un mélange de grosse malice, de mascarade hautaine et de puérilité qui remplissait de dégoût l'âme droite de la servante. Les petits regards honteux de la dame ne lui avaient pas échappé : elle savait qu'elle expédiait en cachette, à ses parentes et à des amies, des bibelots et des médaillons pris chez Mme Lantier. Elle glissait dans chaque envoi un carré de papier où elle avait inscrit : « Souvenir de ma campagne de 1915 ».

Parfois, Rosette la voyait danser comme une enfant quand elle avait découvert quelque fanfreluque qui la ravissait. Ou bien, prise d'une jubilation folle, elle courait à travers la maison en criant : « Tout est à moi ! Mein Gott ! est-ce bien possible ? » Mais le souple et gracieux fantôme de la maîtresse des lieux, cette femme que l'indiscrète examina de tant de choses lui révélait comme raffinée, la poursuivait et elle en crevait de dépit. Elle cachette — elle n'avouait pas sa torture au major, son époux — elle avait fait copier une robe de Mme Lantier, celle du portrait. Alors, la photographie en main, campée devant une glace, elle comparait sa silhouette avec désespoir.

— Amuse-toi toujours, murmurait Rosette entre ses dents : tu nous paieras tout cela tôt ou tard !...

Or, un jour qu'elle était montée au second, Rosette aperçut l'intruse dans un cabinet noir, la garde-

robe d'hiver où Mme Lantier rangeait ses fourrures. Penchée vers l'intérieur d'un coffre ancien, grand comme un cercueil, la Boche procédait à une inspection détaillée. Elle fut vexée de se voir découverte :

— Venez ici, ordonna-t-elle à Rosette, impudique.

Pièce à pièce, avec la joie d'un sauvage contemplant quelque verroterie, elle attrapait les étoles, les manchons, les boas, les manteaux, qu'elle jetait ensuite dans les bras de Rosette. Une fade odeur de camphre et de bête s'en dégageait.

Pour atteindre ce qui restait, elle plongeait maintenant à demi dans le coffre presque entièrement vide.

— Ah ! ça, pensa Rosette indignée, mais elle pillera tout !...

Son sang ne fit qu'un tour, et, d'un geste, vasculant la pile de fourrures qui se trouvaient sur ses bras, elle les laissa choir sur l'Allemande toujours penchée, qui perdit l'équilibre et roula dans le coffre.

« Ach ! mein Gott ! », cria-t-elle en touchant le fond.

Cet accident, Rosette ne l'avait pas voulu. Et maintenant, elle en craignait les conséquences, comme elle redoutait de voir l'affreux diable ressortir de la boîte. Bien vite, elle rabattit le couvercle. Et elle pesa dessus de tout son poids.

On remuait énergiquement à l'intérieur. Mais la voix qui appelait était lointaine et irréaliste, comme étouffée. Alors la justicière donna un double tour à la serrure, referma soigneusement la porte et descendit dans le jardin. De là, elle gagna la campagne et on ne la revit jamais.

Pourtant, quinze jours plus tard, un gamin, qui s'était ensuite en allé en courant, remit avec mystère ces lignes à Mme Lantier :

« Quand madame rentrera chez elle, ce qui sera avant longtan, j'espère, que madame vove vite dans le coffre aux fourrures de la garderob. Car j'ai grand peur qu'elle y trouvera des mittes et quelque chose de bien plus sal encore. — ROSETTE. »

André Savignon.

Les feuilles de déclaration pour l'impôt sur le revenu

Les déclarations relatives à l'impôt général sur le revenu doivent, comme on sait, être souscrites dans les deux premiers mois de l'année. De nombreux contribuables se sont, à cet effet, déjà présentés dans les mairies pour y retirer les formules nécessaires, mais, la loi ayant été modifiée, les formules inemployées l'année dernière ne correspondent plus aux modalités du nouveau régime, et les mairies n'ont pu les délivrer.

Toutefois, l'administration des contributions directes, dans un louable esprit d'économie, a décidé d'utiliser le stock de feuilles de déclaration existant ; on s'est borné à inscrire au verso le texte de la nouvelle loi et au recto la mention suivante :

« Le revenu affranchi d'impôt n'est plus de 5.000 francs comme le porte la formule, mais seulement de 3.000 francs. »

L'indication détaillée des revenus par catégories n'est plus, en aucun cas, facultative et doit être obligatoirement fournie par les déclarants dans les deux mois.

Quelques mairies ont déjà reçu des formules ainsi modifiées.



PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à

EXCELSIOR

qui vous les rétribuera

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : demain dimanche : sainte MÉLANIE.

NOUVELLES DES COURS

— S. A. R. le prince de Galles, en permission, est arrivé à Sandringham.
— S. A. R. la duchesse d'Aoste a quitté Paris pour se rendre à Rome.

MARIAGES

— En l'église Saint-François de Sales a été béni le mariage de Mlle Simone Tardieu avec M. Jacques Missoffe, enseigne de vaisseau, commandant de chalutiers.
L'enseigne J. Missoffe est le frère du lieutenant Jean Missoffe, tué à l'ennemi, cité à l'ordre de l'armée; du capitaine Michel Missoffe, deux fois blessé, deux fois cité à l'ordre, et de l'aspirant de chasseurs à pied F. Missoffe, engagé volontaire, également blessé et cité à l'ordre du jour.

DEUILS

Morts pour la France :

PIERRE DURANT DE MAREUIL, capitaine de tirailleurs. — EMMOND LEBELLE, capitaine au 2^e d'artillerie. — DEVE, lieutenant, commandant la compagnie de débarquement du Vergniaud, tué à Athènes le 1^{er} décembre. — ALBERT LE GRAND, sous-lieutenant au 66^e d'infanterie. — JACQUES D'HINNIN, sous-lieutenant de zouaves. — GASTON BOUMSILLI, sergent au 2^e bataillon de chasseurs à pied.

— Hier ont été célébrées, à midi, en l'église Saint-Denis, rue de Turenne, les obsèques de M. Charles Hour, officier de la Légion d'honneur, président honoraire de la chambre syndicale d'horlogerie de Paris; père de M. Denis Hour, de Mme Pierre Lafitte et de Mme Maurice Lavigne.
L'inhumation a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise.

Nous apprenons la mort : De M. Frédéric Delvaux, doyen d'âge de la Chambre belge, député d'Anvers, décédé au Havre; De Mme Paul Baubigny, femme du conseiller référendaire à la Cour des comptes, capitaine d'artillerie;

De Mme veuve Bourquelot, décédée à quatre-vingt-trois ans, au Perreux, mère du professeur Emile Bourquelot, membre de l'Académie de médecine; de M. Ernest Bourquelot et de M. Arsène Bourquelot, ingénieur en chef des ponts et chaussées; De M. le Royer de la Tournerie, décédé à Mantilly (Orne), à quatre-vingt-six ans;

De Mme O'Shea, née Montebello, petite-fille du maréchal Lannes, duc de Montebello, décédée à Biarritz à quatre-vingt-quatre ans;

De Mme Jacquin, mère de M. Henri Jacquin, ingénieur aux chemins de fer de l'Est.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Henry Maret est mort

On annonce la mort d'Henry Maret, un des maîtres incontestés du journalisme contemporain, décédé hier matin, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Né à Sancerre (Cher), dont il avait longtemps représenté la circonscription à la Chambre des députés, Henry Maret avait débuté dans le journalisme en combattant l'Empire. Compagnon de lutte d'Henri Rochefort au *Mot d'ordre*, il fut condamné à cinq ans de prison par le 3^e conseil de guerre, le 20 septembre 1871, pour outrages au chef du Pouvoir exécutif et à l'Assemblée nationale. Sa peine fut d'ailleurs réduite à quatre mois.

Journaliste, député, frondeur et indépendant, Henry Maret rompit quantité de lances pour la liberté. La censure — la censure théâtrale, celle de la presse n'existait pas — trouva en lui un adversaire déclaré. Merveilleux styliste il fut, d'ailleurs, un des écrivains les plus appréciés de son temps, et on se souvient du tour charmant qu'il donnait à ses petits articles, « Le Carnet d'un Sauvage », que publia le *Journal* il y a quelques années.

A la Chambre, Henry Maret avait été rapporteur du budget des Beaux-Arts.

Le maître écrivain, qui appartenait à la famille du duc de Bassano maréchal du Premier Empire, faisait partie de l'Association de la Critique dramatique et musicale. Il était président d'honneur de l'Association de la Presse républicaine et membre de l'Association des Journalistes parisiens.

Un hommage de la Catalogne au maréchal Joffre

BARCELONE, 5 janvier. — Un groupe d'artistes et d'amis de la France, réuni dans les bureaux du journal *Publicidad*, a décidé d'offrir au maréchal Joffre un album contenant, avec des dessins à lui dédiés par les meilleurs artistes catalans, la signature de tous les amis de la France en Catalogne.

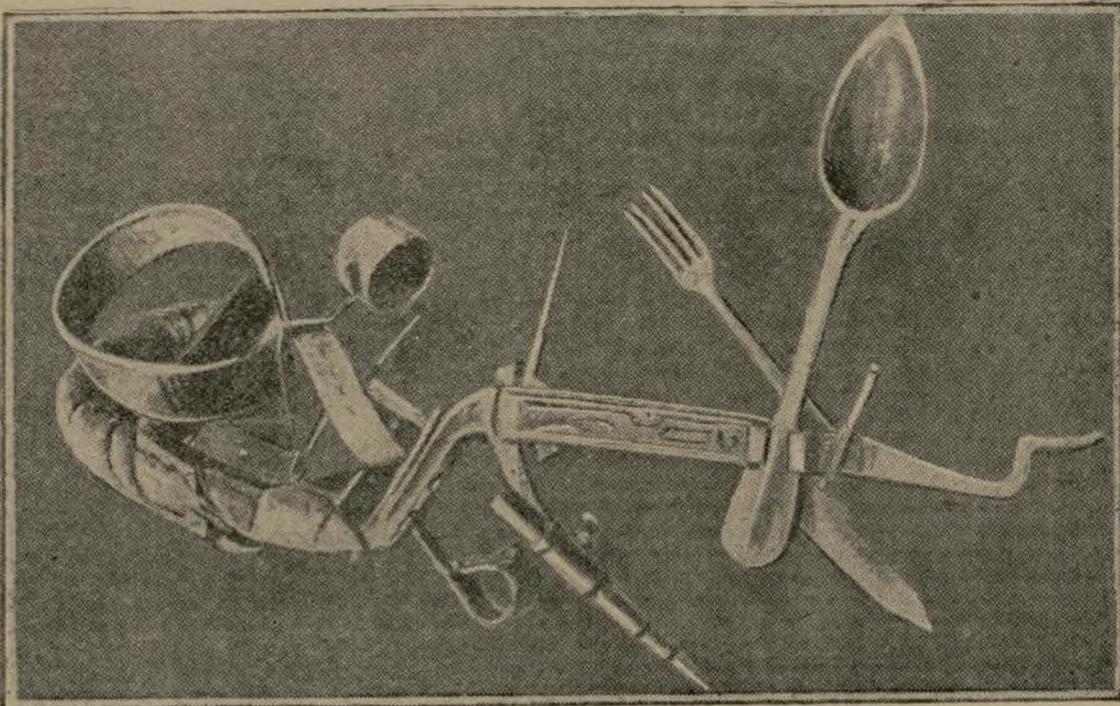
Cet album sera porté au maréchal Joffre, à Rivesaltes, par les plus hautes notabilités de la Catalogne.

Un comité a été nommé pour recueillir les signatures et organiser cette manifestation.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Donnons aux mutilés des appareils très simples

LEUR RÉÉDUCATION EN SERA PLUS AISÉE ET LEUR TRAVAIL PLUS UTILE



Cet appareil d'aspect rébarbatif, au mécanisme compliqué et pesant, n'est autre chose qu'une « main de remplacement » inventée par les Allemands.

La guerre a créé un grand nombre de mutilés, telle est la débauche de projectiles qu'elle nécessite; telle est également la chirurgie actuelle, qui a pu sauver la vie de milliers de malheureux atteints aux membres par des éclats d'obus qui leur avaient fait d'horribles blessures.

La nation a immédiatement compris quel était son devoir vis-à-vis de ces défenseurs, et l'initiative privée, devançant les décisions gouvernementales, suit, comme M. le sénateur Herriot à Lyon, ouvrir pour eux des établissements de rééducation. Aujourd'hui, des ateliers spéciaux ont été créés dans toutes nos provinces. Une pareille émulation ne saurait être trop vantée. Elle est réconfortante, au surplus, car elle décèle, en notre pays, un admirable fonds de solidarité.

La nation n'a pas voulu se contenter de pensionner ceux qui avaient offert leur vie pour la sauver; elle a cru qu'elle pouvait faire mieux encore en donnant aux mutilés un métier adéquat à leur infirmité et qui leur permit, par un salaire honorable, d'améliorer leur sort.

Le soldat que la guerre avait mutilé eut également qu'il était de son devoir de se rendre utile à la collectivité en apprenant un métier dont la rémunération augmenterait les ressources du pays en même temps qu'elle permettrait à son bien-être de s'accroître considérablement.

Aussi comprit-on vite, dans les ateliers où les mutilés avaient été rassemblés, que la rééducation qui y était faite devait surtout être utilitaire, et que le métier qu'on allait apprendre à ces héros ne devait pas les transformer en sujets d'expériences ou de curiosité. Il n'était nécessaire que de leur donner les moyens de gagner leur vie. C'est ce à quoi l'on s'attacha, et l'on fit bien.

Mais il n'est guère de métier auquel un manchot puisse suffire — s'il en est beaucoup auxquels peuvent rapidement s'adapter les mutilés du membre inférieur. A celui qui a laissé un bras sur le champ de bataille, il faut donner un appareil qui lui en tienne lieu. Et c'est à la recherche du meilleur mécanisme que s'appliquèrent un grand nombre de spécialistes.

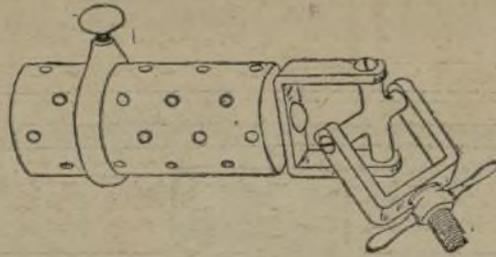
Sans doute, avant la guerre, il existait des membres artificiels, mais ils n'avaient, dans l'immense majorité des cas, d'autre but que de rétablir l'esthétique des mutilés. Le nombre de ces derniers était d'ailleurs restreint, malgré la recrudescence d'accidents du travail occasionnés par le machinisme. Là encore, il fallut donc se mettre à l'œuvre pour doter les mutilés du membre supérieur d'un appareil commode, utile, simple, léger, souple et robuste. Une science spéciale naquit qui chercha à résoudre ce problème, et ce sont les résultats fort satisfaisants déjà obtenus que nous voulons souligner à cette place.

L'esprit public se laissa volontiers persuader que l'on pouvait doter les amputés du bras d'appareils dont la prothèse savante irait jusqu'à permettre tous les mouvements du membre disparu. Vaine illusion. Si perfectionné que soit un mécanisme, il ne peut évidemment pas remplacer les muscles avec leurs mouvements et leur docilité aux injonc-

tions de la volonté. Limitée sera donc l'action de l'appareil qu'on adaptera au moignon du mutilé, et il est nécessaire que celui-ci on soit persuadé pour éviter les déceptions, le découragement. Il est nécessaire, également, de ne pas chercher le salut dans ces machines lourdes et compliquées dont les Allemands ont d'ailleurs doté leurs mutilés. Des moyens très simples qui permettent au mutilé un rendement utilisable, rémunérateur, voilà ce qu'il faut. Voilà ce qu'en France on est unanimement d'avis d'admettre.

Une sélection heureuse s'est établie en ce sens parmi les appareils proposés, essayés, modifiés selon les résultats; et pour donner une idée de la simplicité à présent réalisée voici ce à quoi se réduit la « main de travail » dont on parvient à doter un mutilé du bras pour lui permettre d'effectuer sa besogne et de gagner sa vie. Cette main de remplacement, pour atteindre son but, doit pouvoir tenir les outils nécessaires. Il s'agit donc d'en faire ce qu'on appela fort justement un « porte-outil ». Et pour montrer à quelle simplicité on a su atteindre dans le mécanisme de cet appareil nous décrivons le porte-outil Jullien, utilisé dans les ateliers de Lyon, et avec lequel M. le professeur Nové-Josserand, qui s'est spécialisé dans ces recherches, obtint d'excellents résultats.

Ce porte-outil « type » se compose d'un tube d'acier perforé d'orifices dans lequel peut être introduit le manche de l'outil nécessaire à l'ouvrier mutilé. Ce manche est maintenu solidement par une



Simple, robuste, utile, tel est ce porte-outil français

vis qui, faisant corps avec un cercle d'acier coulissant autour du tube, le fixe à travers un des orifices.

Quant aux mouvements qui doivent être permis à l'outil sans risque de ne pouvoir être utilisé, ils sont facilités par une pièce de cardan qui se trouve entre le fond du tube et l'appareil de l'amputé et qui est réunie à l'un comme à l'autre par une articulation rotative. Ce mécanisme peut effectuer tous les mouvements sur tous les plans et dans tous les axes. Il est, au surplus, robuste sans être encombrant et laisse loin derrière lui les mains et les appareils compliqués qu'inventèrent nos ennemis pour leurs mutilés.

Lorsqu'ils n'ont pas cru bon d'utiliser ces appareils, les Allemands essayèrent d'un mode d'attache des outils à l'aide de courroies qui laissent à ceux-ci une grande mobilité dans tous les sens mais qui les fixent insuffisamment. En France, les courroies

ne sont employées qu'à la phase des appareils provisoires.

Il est démontré, en effet, par tous les spécialistes qui se sont occupés de la rééducation des mutilés, que ce serait se hâter avec préjudice que de doter immédiatement ceux-ci d'un appareil définitif, d'un appareil de travail. Il est nécessaire, tout d'abord, de n'adapter au moignon déclaré utilisable qu'un appareil de rééducation le plus fréquemment réduit à un crochet ou à un anneau, cependant qu'on fait subir au moignon lui-même un traitement capable de faire disparaître la raideur articulaire, l'œdème et l'atrophie musculaire.

On s'est même préoccupé de faire la rééducation sensitive des moignons, en leur adaptant un bracelet de cuir auquel est suspendu un plateau dont on gradue la charge. Le mutilé arrive ainsi, affirme M. Jules Amar, à faire de tels progrès que sa sensibilité réapparue permet de donner à l'appareil de travail une « valeur d'utilisation absolument insoupçonnée. »

Si parfaite que soit la prothèse de l'appareil qui est destiné à remplacer le membre disparu, si bien dirigée qu'ait été la rééducation en vue de l'utilisation de cet appareil, il n'en demeure pas moins incontestable que ce membre prothétique n'est destiné qu'à être l'adjuvant du bras demeure valide. Et M. Bourrillon d'affirmer, à ce propos, avec beaucoup de raison, qu'il est nécessaire de faire une éducation spéciale et complète du bras restant pour lui permettre d'assumer le surcroît de besogne qui lui incombera désormais. Cette rééducation s'impose davantage, on le comprend lorsqu'il s'agit d'un mutilé du bras droit, car le bras gauche ne pourra être secondé par le bras artificiel qu'autant qu'il lui viendra lui-même en aide à tout instant.

La rééducation des mutilés est orientée vers l'exercice d'un métier; or, le choix de ce dernier est d'une importance capitale. Autant que faire se peut, on doit chercher à conserver au mutilé le métier qu'il exerçait antérieurement, car alors sa rééducation risque fort heureusement d'être moins longue et, la voyant rapidement rémunératrice, il s'appliquera à la perfectionner de lui-même.

Dans tous les cas, il faut, à côté de cette rééducation fonctionnelle, faire bénéficier le mutilé d'une espèce d'orthopédie mentale, grâce à laquelle on développera chez lui le sentiment de sa dignité personnelle qui l'incitera à apprendre le métier capable de lui rendre une existence normale.

Henri Vadol.

Pour enrayer la crise du tabac

La fin de l'année 1916 vit, à l'arrière, une phase d'assaut générale des débits de tabac. Les boîtes de cigares, les paquets de cigarettes de luxe sont sans doute des cadeaux appréciés des fumeurs, mais la hausse en était plutôt le besoin de prévenir la nouvelle taxe, dont l'application était annoncée pour le 1^{er} janvier.

Selon toutes les prévisions, les tabacs de luxe, les cigares de la Havane manqueraient bientôt dans les grands débits du centre ou des boulevards, et le tabac ordinaire fit défaut dans les débits populaires. Certains de ceux qui n'avaient pu s'approvisionner selon leur goût ne revinrent cependant que les mains vides.

Il en résulta que plusieurs bureaux furent dans l'obligation de fermer leurs portes.

Pour faire cesser cet état de choses, si préjudiciable aux intérêts de l'Etat, la régie s'est empressée de multiplier les livraisons, et, de son côté, M. Métin, sous-secrétaire d'Etat, est allé personnellement inspecter les entrepôts de tabacs; il a prescrit les mesures nécessaires. Depuis, des voitures et de la main-d'œuvre militaire ont été mises au service de la distribution; les compagnies de chemins de fer ont été invitées à faire prendre le plus rapidement possible les caisses vides; à rendre aux manufactures les emballages spéciaux qui leur sont nécessaires pour répondre aux commandes des débitants centralisées dans les entrepôts.

Une note officielle annonce que « la semaine actuelle ne se terminera pas sans que le service des tabacs ait été fait aux moins une fois chez chaque débitant qui ont présenté une demande, et dorénavant, le service de fourniture reprendra sa régularité. »

Il semble donc que la crise du tabac soit conjurée.

Communiqués

À l'occasion du Mouloud, l'« Algérienne » offrira aux blessés musulmans le couscous envoyé par Si Salah Si Ahmed, caïd des Maathas.

Le comité de « l'Algérienne » prie les directeurs des hôpitaux et ambulances de Paris et de la banlieue d'indiquer au secrétariat, 33, boulevard Haussmann, le nombre de leurs blessés mahométans.

La Ligue de Défense des Petits Propriétaires de Paris et de Province (siège social 25, rue de la Reine-Blanche) prie les petits propriétaires de lui adresser un résumé succinct de leurs desiderata. Ce résumé sera transmis par les soins de la Ligue à MM. les parlementaires, qui devront prendre part aux débats.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

La Comédie maintient jusqu'à nouvel ordre son « relâche » du vendredi. J'en profite pour signaler quelques faits qui n'avaient pu trouver place dans mes dernières notes.

A la matinée du 1^{er} janvier, Mlle Nizan a joué Fanchette pour la première fois; elle est charmante dans ce délicieux petit rôle, mais sans parvenir à effacer ni même à atténuer le souvenir de Mlle Muller et de Mlle Lifraud! Je n'aime guère sa façon de danser en marchant au défilé du quatrième acte; cela donne au personnage un air précieux qui ne sied guère à la gentille petite paysanne, beaucoup trop simple pour « se trémousser » ainsi, comme dirait M. Jourdain.

Puisque je parle de Mlle Nizan, je note aussi l'erreur renouvelée de l'affiche de la *Marche Nuptiale*, qui la désigne pour le rôle de Julienne, tandis qu'elle joue le rôle de Maguet, le plus important du trio de jeunes filles; d'ailleurs, à la dernière représentation de la belle pièce de M. H. Bataille, on avait abandonné Julienne et Miette à deux figurantes, ce qui a apporté un léger trouble à quelques scènes du troisième acte; une tache que l'on croirait insignifiante suffit pour détruire l'harmonie d'un tableau.

Enfin, poursuivant mes observations sur *Athalie*, je déplore les modifications — heureusement peu nombreuses — que l'on fait subir à la mise en scène de Mounet-Sully. J'ai déjà protesté contre la nuit dont on assombrit la fin de la tragédie afin d'obtenir un « effet de fond » qui rappelle un groupe du musée Grévin, au lieu de la claire vision d'êtres vivants qui, jadis, illuminait le dénouement d'*Athalie*. J'aurai l'occasion de revenir sur le rôle de l'éclairage dans la mise en scène des classiques. Aujourd'hui, je demanderai à Silvain pour quelle raison il nous tourne le dos en invoquant le Seigneur avant sa prophétie. Pour Joad, Dieu est partout, et à cet instant il est utile que les artistes en scène, le public dans la salle soient le visage du Grand Prêtre.

Emile Mas.

« LA VEILLE D'ARMES » AU GYMNASÉ

Le bruit courait que les cinq actes de la *Veille d'Armes* avaient été découpés dans la fresque pourprée et or de la *Bataille*, mais, disposant de l'actualité l'œuvre de MM. Claude Farrère et L. Népoty n'a pas eu besoin de remonter jusqu'aux épisodes de la guerre russo-japonaise pour être émouvante. L'action, d'un beau mouvement, d'une belle tenue scénique, avec de habiletés du genre « grand spectacle », nous fait passer de l'intérieur d'un cuirassé français sur la passerelle du commandement — ce qui nous permet d'accueillir tout le pathétisme d'un brante-bas de combat et d'un torpillage rapide — puis dans la salle du conseil de guerre, au moment où l'on juge, selon la coutume, le commandant toujours tenu pour responsable de la perte de son unité. L'inculpé a-t-il bien fait tout son devoir? N'a-t-il rien à se reprocher? Les juges seraient hésitants, si une brusque intervention féminine ne venait rendre la mémoire à un officier dont le témoignage n'est que négatif.

Par un hasard qui est toute la pièce, il y avait une femme à bord, et, coïncidence, qui nous solidement l'intrigue, c'est la femme du commandant. Victime d'un appareillage inopiné, le drame de la mer l'a surpris dans les appartements de son mari, mais dans l'étroite cabine d'un jeune lieutenant qui n'a pas survécu. Ainsi, le coup de théâtre révèle aux juges que l'honneur du marin n'est mis hors de cause qu'au détriment de son honneur d'époux. Celui-ci, d'ailleurs, pardonne. N'a-t-il pas reconquis son bien le plus précieux? Celle qui porte son nom n'a-t-elle pas cette excuse qu'elle pourrait être sa fille? Tout est donc bien qui finit par cet acquittement et ce pardon.

Le rôle du commandant est tenu avec une puissante vérité par M. Harry-Baur, dont on connaît le talent personnel, si sobre, si humain. Tout ici est intérieur, simple et équilibré comme la vie. La force se dégage seule, sans geste vain, sans habileté conventionnelle, sans inutile dépense. Harry-Baur est un bel acteur. Inimicement séduisante, Mlle Madeleine Lély, par un jeu souple et sincère, a voulu multiplier l'impression du « vécu » et souligner autant qu'il est possible les intentions des auteurs. M. Henri Burguet a tiré beaucoup d'effet d'un rôle forcément ingrat. M. Maurice Varay a eu la fougue de la jeunesse heureuse. M. Fontera a réalisé le type parfait du matelot dévoué, du Breton dont le cœur est le tombeau d'un secret. — P. B.

La matinée de l'Opéra. — Aux noms des artistes qui veulent bien prêter leur précieux concours à la matinée du 10 janvier, organisée pour nos combattants de terre et de mer, le comité organisateur est heureux de pouvoir ajouter ceux de Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française, et de M. Jean Viole, de l'Opéra.

Aux Capucines. — A 2 h. 1/2, nouvelle matinée de son grand succès, *Crème-de-Menthe... Allô! la triomphale revue; la Clef, la fine comédie; Aux chandeliers!* prologue, avec toute la brillante interprétation, Mlles Jane Danjou, Mérindol, Reine Dernas, Rysor et Hilda May; MM. Berthez, Armandy, etc.

Aux Variétés. — Ce soir, à 8 heures, *Dick, roi des chiens policiers*. Demain, matinée et soirée.

Aux Variétés. — C'est demain soir la soixantième représentation de *Moune*, et le succès de la délicieuse comédie de M. A. Willemetz est toujours aussi vif. L'interprétation est la même qu'à la première, Max Dearly et Jane Renouardt en tête, et l'on sait qu'aux Variétés la troupe est toujours excellente.

EXCELSIOR

SAMEDI 6 JANVIER

La Matinée

Odéon. — A 2 heures, *le Lion amoureux*.
Th. Edouard-VII. — A 4 heures, Samedi musical.
Ba-Ta-Clan. — A 2 h. 30, *l'Anticafardiste*.

La Soirée

Opéra. — A 7 h. 30, *Patric*.
Comédie-Française. — A 8 heures, *les Caprices de Marianne*, *Riquet à la Houppe*.
Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.
Odéon. — A 7 h. 30, *Marie Tudor*.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *le Grand Mogol*.
Antoine. — A 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Athénée. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas ma mart*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.
Châtelet. — A 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*.
Gaité. — A 8 h. 40, *Miette*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *la Veille d'Armes*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bis!*
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.
Sarah-Bernhardt. — A 8 h., *l'Aiglon* (sauf lundi et vendredi).
Apollo. — A 8 heures, *les Maris de Ginette*.
Capucines (tél. Gut. 50-40). — A 8 h. 15, *Crème-de-Menthe... Allô! revue; la Clef; Aux chandeliers!*
Réjane. — A 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.
Renaissance. — A 8 heures, *la Guerre et l'Amour*.
Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *la Revue anticafardiste*.
Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 15, *Jack, le Chimpanzé*.
Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — *Le droit de la vie; Les insectes de nos ruisseaux; le Masque* (9^e épisode). Actualités militaires.

Académie des Incriptions et Belles-Lettres

M. Maurice Croiset, président sortant, a adressé, avant de quitter le fauteuil, tous ses remerciements à ses collègues qui lui ont facilité sa tâche. Après avoir rendu un hommage ému à la mémoire de ses collègues défunts, M. M. Croiset dit son regret de quitter cette présidence sans avoir pu saluer la victoire de la France, « cette victoire du Droit et de la Justice sur la barbarie; mais il ajoute que c'est sa conviction intime que ce vin sera réservé à son successeur. Il invite le nouveau président, M. A. Thomas, et le vice-président, M. Elie Berger, à prendre place au bureau.

M. A. Thomas, après les remerciements d'usage, trace ses devoirs de la Compagnie. « Le devoir académique, dit-il, se superpose au devoir patriotique. La France est en guerre, certes, mais nous ne devons pas, pour la postérité, nous laisser juger uniquement par nos œuvres de guerre; nous devons, nous, continuer, en ce qui nous concerne, à travailler au développement des connaissances humaines. »

L'Académie procède ensuite à la nomination de ses commissions.

POUR LES PETITS

La toilette des petits garçons offre moins de fantaisie que celle des fillettes, aussi les mamans s'amuse moins volontiers à les habiller elles-mêmes...

Voici cependant un modèle assez facile à faire, car il n'a rien de l'ostentation correcte que nos bambins porteront plus tard. Il se compose d'un pantalon à pont assez court et assez large, boutonné sur une petite blouse plate servant à la fois de gilet et de corset. Cette blouse peut être en flanelle ou en oxford et comme le vêtement de dessus n'est point un manteau, mais bien le complément de cette culotte et qu'on ne voit jamais ce corsage, le mieux est de le faire d'un tissu lavable, un peu résistant.

La blouse russe, qui descend jusque au bas de la culotte, est taillée quelque peu en forme, ce qui lui donne une allure paysanne assez nouvelle. Elle est complètement montante et ne s'égayé que d'un peu de soutache dont le dessin se lit très nettement sur ce croquis. Le modèle reproduit ici est en homespun violet soutaché de noir, mais le même modèle en teinte blonde soutaché de bleu ou en tissu marine garni de broderie genre roumain serait également joli.

Jeanne Farmant.

TIRAGES FINANCIERS

Ville de Paris 1894-1896. — Le numéro 155657 est remboursé par 100.000 francs; le numéro 105628 par 20.000 fr. Les deux numéros suivants sont remboursés chacun par 10.000 fr. : 422748, 217249. Les trois numéros suivants sont remboursés chacun par 2.500 francs : 310355, 135428, 277248. Quatorze numéros sont remboursés chacun par 1.000 francs. 783 numéros sont remboursés au pair.

Ville de Paris 1912 (3 0/0). — Le numéro 440879 gagne 200.000 francs; le numéro 75934 gagne 10.000 fr. Les cinq numéros suivants gagnent chacun 1.000 francs : 445727, 203083, 624714, 473617, 351644. Trente-cinq numéros gagnent chacun 500 francs.

Faits divers

PARIS

Le feu. — Dans l'après-midi d'hier, à 2 h. 1/2, un incendie s'est déclaré dans un chantier de bois et charbons situé 15, rue Jean-Bologne.

Après une heure et demie de travail, les pompiers avaient conjuré tout danger. Les dégâts sont purement matériels.

Les écrasés. — A 9 heures, hier matin, en face du numéro 4 de la rue des Pyrénées, M. Armand Mérel, âgé de vingt ans, journalier, demeurant 17, rue Philibert-Luco, a été renversé par une automobile et a eu la jambe droite écrasée. Il a été admis à l'hôpital Saint-Antoine.

M. Louis Perraud, âgé de quarante-neuf ans, employé à la Compagnie du gaz, demeurant 203, avenue de Versailles, a été, en face de son domicile, grièvement blessé par une automobile. Il a été transporté, dans un état très grave, à l'hôpital Boucicaut.

Mystérieux repêchage. — Dans la matinée d'hier, le gardien de la paix Robert a retiré du canal Saint-Martin, en face du numéro 98 du quai Jemmapes, le cadavre d'une femme âgée de quarante ans environ, convenablement vêtue. Le corps, qui ne porte aucune trace de violences et paraît avoir séjourné une quinzaine de jours dans l'eau, a été transporté à la Morgue.

DÉPARTEMENTS

Assassinat d'un joueur de vielle. — ANGOULÊME. — On a retiré de la rivière, non loin de Montbron, le cadavre d'un joueur de vielle nommé Lévyque.

Les constatations des magistrats du Parquet et l'examen du corps par le médecin légiste font présumer que cette mort est le résultat d'un crime.

Détail macabre : pendant la nuit, et malgré la surveillance dont le corps du pauvre diable était l'objet, les deux bras du cadavre ont été dévorés par des lomps.

Inondations dans le Pas-de-Calais

HAZEBROUCK, 5 janvier. — De graves inondations sont signalées à Bruay, près Béthune. La Lawe ayant débordé, l'eau s'est étendue sur une largeur de 1.500 mètres. De nombreuses maisons ont été envahies. En certains endroits l'eau a atteint le premier étage.

Grâce aux secours promptement organisés par le « Town Major », on n'a point eu d'accidents matériels à déplorer, mais seulement des dégâts matériels.

LE PRIX DU SUCRE

Par une ordonnance en date du 5 janvier, le préfet de police a fixé ainsi qu'il suit les prix de vente au détail du sucre :

Sucre raffiné de toutes sortes.....	Le kilo	1 60
Sucre en pains.....		1 50
Sucre régulier.....		1 50
Sucre cristallisé ou granulé de toute origine.....		1 45
Sucre cristallisé ou granulé en poudre glacé, semoules diverses, pilé.....		1 45
Sucre cristallisé en gros ou petits grains dit extra, à l'exception du sucre candi.....		1 50

La monnaie de fer dans les Etats scandinaves

COPENHAGUE, 5 janvier. — Le bruit court que les Assemblées législatives des trois pays scandinaves seront saisies prochainement de projets de loi identiques concernant l'introduction de la monnaie de fer.

La Bourse de Paris

DU 5 JANVIER 1917

La caractéristique de la séance de ce jour est une nouvelle et assez sensible avance de notre 3 0/0 sur lequel ont été effectués d'assez gros achats. Par ailleurs, la tendance est plus calme; mais, dans l'ensemble, la fermeté reste la note dominante. Dans le groupe de nos rentes, le 3 0/0 s'inscrit à 62, le 5 0/0 à 88,40. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure s'avance à 105, le Russe 1906 est mieux tenu à 84,35.

Les établissements de crédit ne s'écartent guère de leur niveau de la veille; nous laissons le Lyonnais à 1.205. Grands Chemins français quelque peu réalisés. Lignes espagnoles soutenues, le Nord-Espagne à 435, le Saragose à 433. Les Cuprifères restent en bonnes dispositions : Rio, 1.707; Boléo, 1.099.

En banque, le marché est un peu plus lourd.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,70; Suisse, 115 1/2; Amsterdam, 237 1/2; Pétersbourg, 173; New-York, 583 1/2; Italie, 81 1/2; Barcelone, 623 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 433 1/2; cuivre liv. 3 mois, 129 1/2; électrolytique, 145; étain comptant, 180 3/4; étain liv. 3 mois, 182 1/2; zinc comptant, 59 1/2; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d. 1/2.

EXCELSIOR SUR LE FRONT

Nous rappelons à nos lecteurs que tout nouvel abonné d'EXCELSIOR ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à « l'envoi gracieux, pendant trois mois », de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de
changement d'adresse doit être accompagnée de la
dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour
tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes
présentées dans les conditions ci-dessus.

COMMISSAIRES-PRISEURS

VENTE PUBLIQUE

Le 18 janvier 1917, à 9 heures, à Epinal (Vosges)
BELLE BIBLIOTHEQUE 6.000 VOLUMES
Pour renseignements et catalogue, s'adr. Kuntzmann,
commissaire-priseur suppléant à Epinal.

PNEUS A CORDES
PALMER
(CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERURES)

24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

PETITES ANNONCES

ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

TARIF AU MOT

DEMANDES D'EMPLOI 0.20
le mot

Dame française, 45 ans, mu-
sicienne, désire situation
dame compagnie près dame,
monsieur, pour correspondance,
lecture, musique, quel-
ques heures par jour. — Ma-
dame L..., 138, rue Faubourg-
Saint-Honoré.

SUCCESSIONS 0.30
le mot

TESTAMENTS PARTAGES
A VOCAT-SPECIALISTE, 4,
quai Maubeuge.

COURS, INSTITUTIONS 0.30
le mot

LEÇONS pratiques de sténo,
dactylo, comptabilité,
commerce, langues, etc. —
ECOLE PIGIER, 53, rue de
Rivoli, boulevard Poisson-
nière, 19, et rue de Rennes,
147.

PENSIONS DE FAMILLE 0.25
le mot

JUAN-LES-PINS (Alpes-Mar-
itimes), Edouard Lecocq,
Vie de famille. Journée :
6 francs.

LOCATIONS 0.25
le mot

Rue Lafayette, 96, Métro
Poissonnière : Rez-de-
chaussée sur cour, pour bu-
reau. Antichambre, 2 pièces,
cuisine, w.-c. : 700 francs.
Janvier. — 3^e étage, sur rue :
3 pièces, antichambre, dé-
baras, cabinet toilette, cui-
sine, w.-c. Electricité. Mi-
nuterie : 1.500 francs. Avril.

Bois de Boulogne, 39 bis,
Boulevard Exelmans. Appar-
tement luxueux. Galerie,
salle à manger, 2 salons,
5 chambres, bains. Grand
confort moderne. Prix ré-
duit : 3.800 francs.

FLEURS ET PLANTES 0.25
le mot

PANIERS fleurs, Edouard
LECOCO, propriétaire Juan-
les-Pins (Alpes-Maritimes).

OCCASIONS 0.25
le mot

LIVRES. Achat cher, tous
genres. Bibliothèques,
Dictionnaire Larousse, Par-
titions, Romans, etc. Bou-
quet C^{ie}, 6, passage Verdeau,
Paris. — Prière conserver
adresse.

CHIENS 0.25
le mot

Elevage important mervail-
leux loulous nains, mi-
nuscules, issus champions,
toutes nuances blanches, n-
nesse, petites : rares, très
primés étranger, nombreux
chiots. LONGEON, Lisieux.

Policiers dressés ou non,
Fox, Boules, Loulous. —

CHENIL NATIONAL, 6, Impasse
des Surcoux, Saint-Maurice
(Seine).

VOLF DU PONT D'ESSEY
le plus bel Etalon Berger



Ais, w. 65 haut; tête idéale.
Gris loup argenté tr. puis-
sant, dressé, primé 1914.
Saillie : 60 fr. MURET, Café
Commerce, 113, boulevard
Charonne, Paris.

A vendre d'occasion petit
chiens loulous. Pour vi-
siter, écrire : Atwater, Bois
d'Iéna.

CHEVAUX, VOITURES 0.25
le mot

15 Chevaux et Juments
à vendre avec ou sans har-
nais, Camionnage, 9, avenue
Herbillon, Saint-Mandé.

CABINETS D'AFFAIRES 0.25
le mot

Toutes missions, Enquêtes,
Recherches, Constats. —
Mme FRANCK, 5, boulevard
Beaumarchais, 5, Paris (1^{er}
arrondissement).

DIVERS 0.30
le mot

ASTROLOGIE, Graphologie,
tous renseignements sur
date naissance et écriture.
Ecrire : RAPHAEL, rue Pierre-
l'Érmitte, Clermont-Ferrand,
où elle exerce depuis 15 ans.

Auxiliaire usine LYON de-
mande permittant, Paris
ou banlieue. Ecrire Besnais,
13, rue Remparts-d'Alais,
Lyon.

MUSIC-HALL demande deux
amateurs, deux sexes,
débutants immédiats. Ne pas se
présenter. Ecrire : M. BERG,
10, rue Toullier.

GRAPHOLOGIE 0.30
le mot

CHARACTERE, Aptitudes, etc.
par l'écriture, 3 francs.
Rien de la chiromancie, 4 à
7 heures, tous les jours, di-
manches et fêtes, ou écrire
Mme Ixe, 28, rue Vauquelin,
Paris (V^e).

BOIS DE CHAUFFAGE 0.30
le mot

Grande quantité de Bois
particuliers, scié à la de-
mande. WALLART, 238, rue
de Tolbiac.



PHOSCAO

LE PLUS EXQUIS
DES DÉJEUNERS
LE PLUS PUISSANT
DES RECONSTITUANTS

*Le Phoscao est l'aliment idéal des anémiés, des surmenés,
des convalescents, des vieillards et de tous ceux qui souf-
frent de l'estomac et qui digèrent difficilement*

Faites un essai avec la BOITE-ÉCHANTILLON envoyée gratuitement
par l'Administration du Phoscao, 9, Rue Frédéric-Bastiat, Paris.

Pharmacies et Épiceries : 2.65 la boîte.

FEUILLETON D' "EXCELSIOR" DU 6 JANVIER 1917

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

III

Conciliabule

Madeleine eut un geste de dégoût; elle poussa la
lettre dans un tiroir qu'elle ferma, puis elle sortit.
Le domestique s'inclina très bas devant elle. Il
sentait qu'une nouvelle maîtresse entraînait dans la
maison et qu'il convenait d'être respectueux avec
elle.

Madeleine se fit conduire au pied-à-terre que son
mari possédait rue de Provence.

Elle n'y apprit rien de nouveau. L'appartement
était fermé, les domestiques congédiés.

Elle se doutait du résultat de sa démarche, mais
elle pensait qu'en pareille circonstance il ne fallait
rien négliger, la plus petite indication pouvant
venir précieuse.

Madeleine se rendit à la poste et écrivit à la su-
périeure de l'établissement où la petite Germaine
avait été placée, la priant de l'informer de ce qu'elle
pourrait apprendre sur l'enfant. En signant, elle
donna l'adresse de son père, chez qui elle comptait
rester jusqu'au rétablissement du vieillard ou jus-
qu'à sa mort.

En sortant de la poste, elle s'empressa d'aller re-
joindre son frère à la gare de Lyon.

Le jeune homme l'attendait. Il lui restait à peine
deux heures avant de monter dans le train qui de-
vait l'emporter et il lui fallait encore faire viser ses
papiers. Il ne pouvait donc songer à aller voir son
père.

— Pauvre père, dit le jeune homme, comme il a
dû souffrir! Il expie durement sa confiance et son
aveuglement et ne mérite plus que notre compas-
sion.

— Moi, dit Madeleine, j'ai tout oublié, je l'aime
comme aux premiers jours et j'ai l'intention de
m'installer à son chevet pour ne plus le quitter.

Les deux jeunes gens s'installèrent dans un res-
taurant. Madeleine tenait à ce que son frère prit
des forces pour son long voyage et puis c'était un
moyen de le garder plus longtemps encore auprès
d'elle.

Aux abords de la gare, la fièvre de la foule bat-
tait son plein, mais cette foule ne poussait aucun
cri. La gravité de l'heure s'imprégnait sur tous les
visages.

Madeleine ne put accompagner son frère jus-
qu'au train, car une consigne sévère interdisait
l'accès des quais. André dut précipiter les adieux.
Il sentait sa sœur nerveuse et comprenait que
mieux valait mettre un terme à la surexcitation
de la jeune femme. Il prit les mains de sa sœur, et

— Ma chérie, lui dit-il, te voir toute seule, li-
vrée aux pires difficultés de la vie, à la plus grande
angoisse aussi. J'espère que tu seras courageuse
et assez vaillante pour porter sans défaillance la
lourde croix qui va peser à tes épaules. Dès mon
arrivée, je t'écrirai; de loin, je veillerai sur toi.
De ton côté, écris-moi chaque semaine au moins
une fois. Où que je sois, tes lettres me parvien-
dront. La demande que j'ai faite pour être versé
dans l'aviation me rapprochera de toi si elle est
accueillie, et j'espère qu'elle le sera. Va dès demai-
voir ton juge; c'est un brave homme, je crois, il
t'aidera. Allons, adieu, sœurlette, et encore une fois
sois forte, courageuse...

Il prit Madeleine, la serra sur sa poitrine, l'em-
brassa à plusieurs reprises, puis la repoussant
échappant à son étreinte, il franchit la grille.
Madeleine, cramponnée aux barreaux, cria :
— André! André!

Le jeune homme se retourna, lui envoya un
baiser, le dernier, et s'éloigna.

Il semblait à la jeune femme que le sol se déro-
bait sous elle, qu'elle tombait dans un grand trou
noir, quand, à ce moment, une clameur s'éleva
dans la foule :

— Vive l'armée! Vive la France!

Une auto rapide entra dans la cour de la gare.
A l'intérieur la jeune femme ne vit qu'un visage
grave et pâle, un képi aux larges broderies d'or.

Ces acclamations rendirent à Madeleine tout son
courage. Il lui parut lâche de s'abandonner à sa
douleur en un moment pareil.

Des femmes pleuraient. Des maris, des amants,
des fils, des frères grondaient doucement les êtres
faibles qui s'attachaient à eux dans une étreinte
désespérée, et sur toute cette foule planait comme
un sentiment de courage et de force réfléchie; les

VILLEGIATURES

SUR LA COTE D'AZUR

BEAULIEU-SUR-MER MEYER'S VICTORIA HOTEL
Le vrai home des familles. Plein Midi. Jardin, terrasses.



CANNES HOTEL BEAU-SITE
250 chambres. Eau courante. 100 salles de bains. Magnifique hall. Parc séculaire. Célèbre tennis. Demandez brochure.



CANNES GRAND HOTEL CALIFORNIE
Reconstruit en 1913 avec tout le confort. Situation élevée. Service auto gratuit avec centre de la ville.

MENTON HOTEL DES ANGLAIS
150 chambres. 40 salles de bains. Bord de mer. Prix réduits. CHABASSIERE, propriétaire.

MENTON L'HOTEL MONTFLEURI est ouvert. Dernier confort. Superbe Jardin primé. Cuisine renommée

MENTON ROYAL WESTMINSTER
Le plus moderne. Sur la Promenade. Grand jardin, plein Midi. Prix modérés.

NICE-RIVIERA-PALACE CIMEZ
Séjour idéal
Parc de 30.000 mèt.
Service d'autobus gratuit entre l'Hôtel et le Casino

NICE ALEXANDRA-HOTEL
Boulevard Dubouchage. Situation unique. Centre de la Ville. Grand jardin. Dernier confort.



NICE ATLANTIC HOTEL
Le dernier construit
Grand confort

NICE HOTEL SAINT-BARTHELEMY
Position unique dominant la ville. Immense parc. Prix mod.

NICE GRAND HOTEL O'CONNOR
Sur jardins. Recommandé aux familles. Ouv. toute l'année.



NICE HOTEL RUHL ET DES ANGLAIS
La plus belle situation
Tout le confort moderne

NICE HOTEL STANISLAS ET BRITANNIA
boulevard Victor-Hugo. Dernier confort.

NICE L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR, 2, av. des Phocéens, renseigne sur tout pour tout séjour, timbres pour réponse. Publicité générale sous toutes les formes. Editeur de la COTE D'AZUR, mondaine, liste des hivernants. Les abonnements à Excelsior peuvent y être souscrits.

SUR LA COTE VERMEILLE VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.)
Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL ouvert. Grand confort. Villas à louer. SÉNÈQUE, directeur.

LES PYRÉNÉES
PAU Station d'hiver. Climat doux. Ni vent, ni poussière. Idéal pour cure d'air

LOUVRE
PARIS LUNDI 8 JANVIER PARIS
SOLDES

Bleuses flanelle, marine, noir, nattier ou violine. Valeur 16. n. 10.»

Costumes tailleur pour dames, cheviotte unie et mélangée. Valeur 115. n. 69.»

Jupons satin rayé, forme nouvelle. Valeur 16. n. 10.»

Gilets flanelle coton, apprêt laine pour hommes. Valeur 2.10. 1.40

Corsets coutil broché. Valeur 13. n. 9.»

Casaques beau crêpe de Chine, nuances mode, ornées broderie main et jours. Valeur 29. n. 17.»

Chaussures pour hommes et garçonnets. Valeur 25 à 35. n. 12 et 15.»

Pardessus pour hommes, drap gris foncé. Valeur 69. n. 40.»

Tabliers percale imprimée, dispositions variées. Valeur 1.45. n. 95

Parures nansouk, garnies dentelle. La chemise ou le pantalon. Valeur 6.90. 4.»

Chaussettes pour hommes, laine mélangée, gris bleuté, mailles très fortes. Valeur 2.95. 1.90

Cravates pour hommes. Toutes faites. Valeur n.95. n.50
A nouer. Valeur 2.90 à 6.50 2.» et 1.»

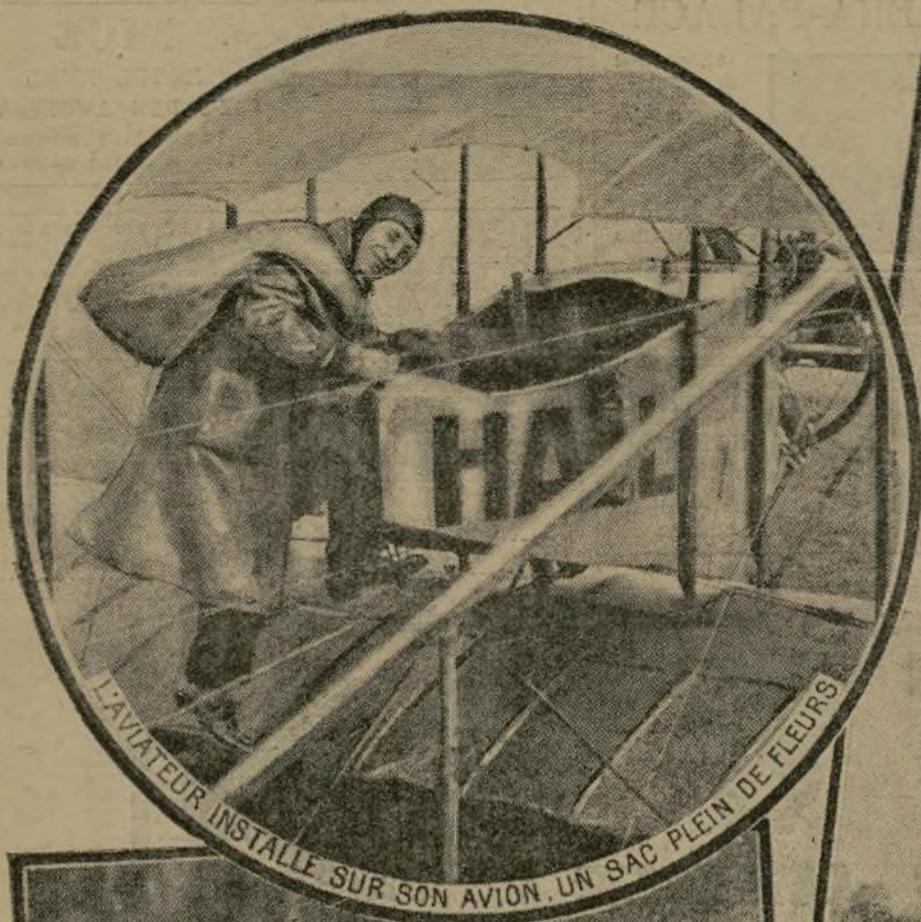
NOTA. En dehors des articles ci-dessus mentionnés, tous nos objets portant l'étiquette "SOLDE" seront vendus avec un RABAIS de 50 à 60 %.

hommes avaient des regards clairs au fond desquels se lisait la volonté de bien faire.
A chaque instant, comme la vague succède à la vague et vient à son tour battre le rocher, d'autres groupes se joignaient aux premiers. La grande marée humaine battait son plein.
Tout à coup, il se fit un silence. Un coup de sifflet strident venait de déchirer l'espace; des voix lointaines arrivèrent jusqu'à la foule, la secouant d'un frisson. Ces voix chantaient :
Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé...
C'était un train qui partait, emmenant un régiment vers les dangers des champs de bataille.
Oui, le jour de gloire était arrivé, mais de combien de jours de deuil et de misère ne serait-il pas suivi?
Cela, la foule le savait, mais elle savait aussi que la France ne faisait que se défendre. Elle acceptait d'une âme forte l'affreuse nécessité, ayant de haine que pour ceux qui, au mépris de vingt siècles de civilisation, avaient déchaîné le chaos.
Des drapeaux frissonnaient au-dessus de cette foule comme en un jour de fête et d'allégresse. Mais le vent qui faisait claquer leurs plis venait sans doute des larges coups d'ailes de cette Victoire dont l'image de pierre est sculptée sur la face de l'Arc triomphal. Elle planait sur cette foule dont l'âme vibrerait tout entière de l'esprit de sacrifice et de patriotisme, sur cette foule qui acceptait sans fléchir l'événement redoutable qui était survenu.
Madeleine s'était reprise, et la foule fit passage à cette grande jeune femme pâle sur les joues de laquelle roulaient de grosses larmes.

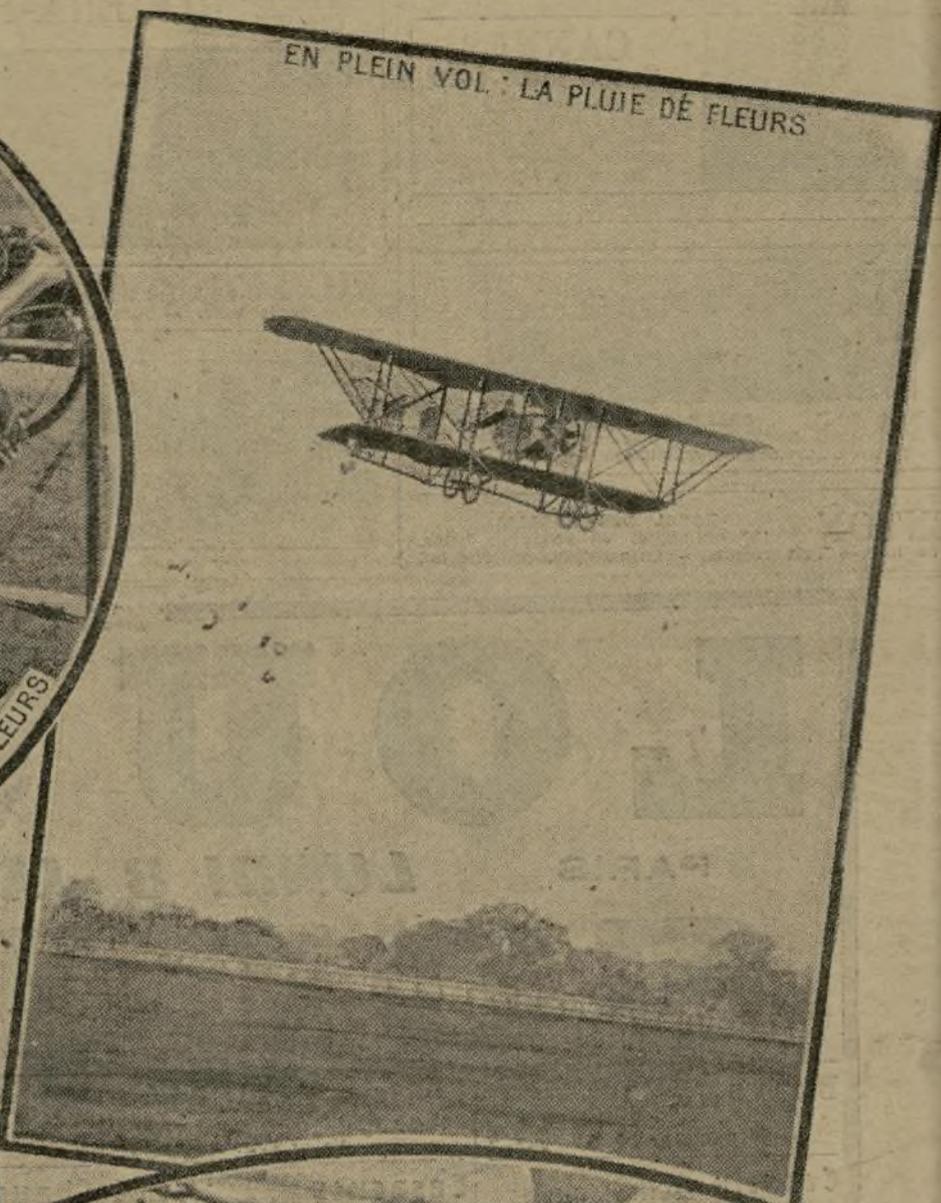
IV
Othon Weimer
C'était le matin, à 9 heures, que l'auto de course d'Othon Weimer s'était arrêtée à la porte du pensionnat de la petite Germaine. Weimer en était descendu.
— Je viens chercher ma fille, avait-il dit à la sœur tourière.
Comme il s'y attendait, la sœur était allée prévenir la supérieure, après avoir fait entrer Othon dans le parloir.
La supérieure, qui considérait beaucoup M. Othon Weimer, dont les paroles mielleuses l'avaient conquise, lui fit cependant remarquer qu'elle n'avait pas le droit de laisser sortir l'enfant en dehors des jours prescrits sans avoir une autorisation spéciale.
— Ma très chère sœur, j'avais prévu le cas, et, ne voulant à aucun prix vous attirer des désagréments, je me suis muni de cette autorisation. La voici.
Il tendit la feuille.
Comment Othon Weimer se l'était-il procurée? Ceci n'avait rien de très mystérieux. Moyennant un louis, le greffier qui avait rédigé cette autorisation et qui, on doit le dire à sa décharge, ne croyait que se montrer complaisant, l'avait glissée à la signature du président du tribunal, qui l'avait signée, comme il en aurait pu signer tant d'autres.
La fable qui avait servi à Othon pour avoir ce permis lui servit encore pour expliquer la sortie de la fillette : des achats à faire, des personnes à visiter avant leur départ de Paris, etc., etc...
La supérieure n'en demandait pas tant : elle avait l'autorisation, cela lui suffisait.
Elle fit appeler Germaine et la remit à son père.

L'enfant était déjà grandelette, un peu plus que ne le comportait son âge; jolie comme sa mère, elle portait sur le visage un petit air sérieux qui lui allait très bien. Elle s'avança vers son père :
— Bonjour, père, vous venez me chercher?
— Oui, j'ai besoin de vous pour différents achats, puis nous avons des personnes à visiter. Je vous ramènerai ce soir.
Partisan d'une discipline de fer, Othon ne tolérait pas que son enfant le tutoyât, non plus qu'il ne la tutoyât lui-même. Ceci n'avait pas peu contribué à l'éloignement de la fillette.
Il se pencha, mit un baiser au front de sa fille et prit congé de la supérieure en lui disant au revoir.
Germaine s'installa sur la première banquette à côté de son père, la banquette du fond étant encombrée par deux valises et par des bidons d'essence.
Sans ordre, obéissant à ceux qu'il avait déjà reçus, le chauffeur mit sa voiture en marche.
Othon, silencieux, réfléchissait.
Grand, osseux, les épaules carrées, le buste bombé, il personnifiait la raideur militaire allemande. Son visage était dur; son regard surtout, froid, incisif, semblait vouloir fouiller au fond de toutes les consciences. Le menton carré et proéminent annonçait plutôt l'entêtement que la volonté ou plutôt l'un et l'autre. Cet homme devait être en même temps violent et froidement cruel. Parfois une flamme s'allumait dans son regard, mais il savait l'éteindre aussitôt. Il devait avoir une très grande facilité à cacher ses impressions et ses sentiments.
C'était, à n'en pas douter, un être redoutable, pouvant mettre une grande énergie au service de ses passions. (A suivre.)

LE MARIAGE D'UN AVIATEUR EN ANGLETERRE



L'AVIATEUR INSTALLE SUR SON AVION, UN SAC PLEIN DE FLEURS



EN PLEIN VOL : LA PLUIE DE FLEURS



LES NOUVEAUX MARIÉS



LES INVITÉS SALUENT L'AVIATEUR

Le mariage d'un aviateur anglais est l'occasion de scènes pittoresques qui renouvellent de très anciennes traditions. C'est ainsi qu'à la sortie de l'église, les époux sont accueillis par une pluie de fleurs, mais les pétales tombent cette fois du ciel. C'est un ami du nouveau marié qui, de son appareil, a fait tomber sur le couple heureux cette neige rose et parfumée.

Ayuntamiento de Madrid